



LANCIA

vous présente son nouveau modèle

Coupé **FLAVIA-FARINA**

4-5 places, 7,5 / 90 HP, 165 kmh.



Sécurité

par ses freins à disques sur 4 roues, avec servo-frein double circuit. Traction avant, adhérence parfaite sur pluie et neige. Direction douce et précise.

Longévité

Moteur 4 cylindres opposés, silencieux et souple.

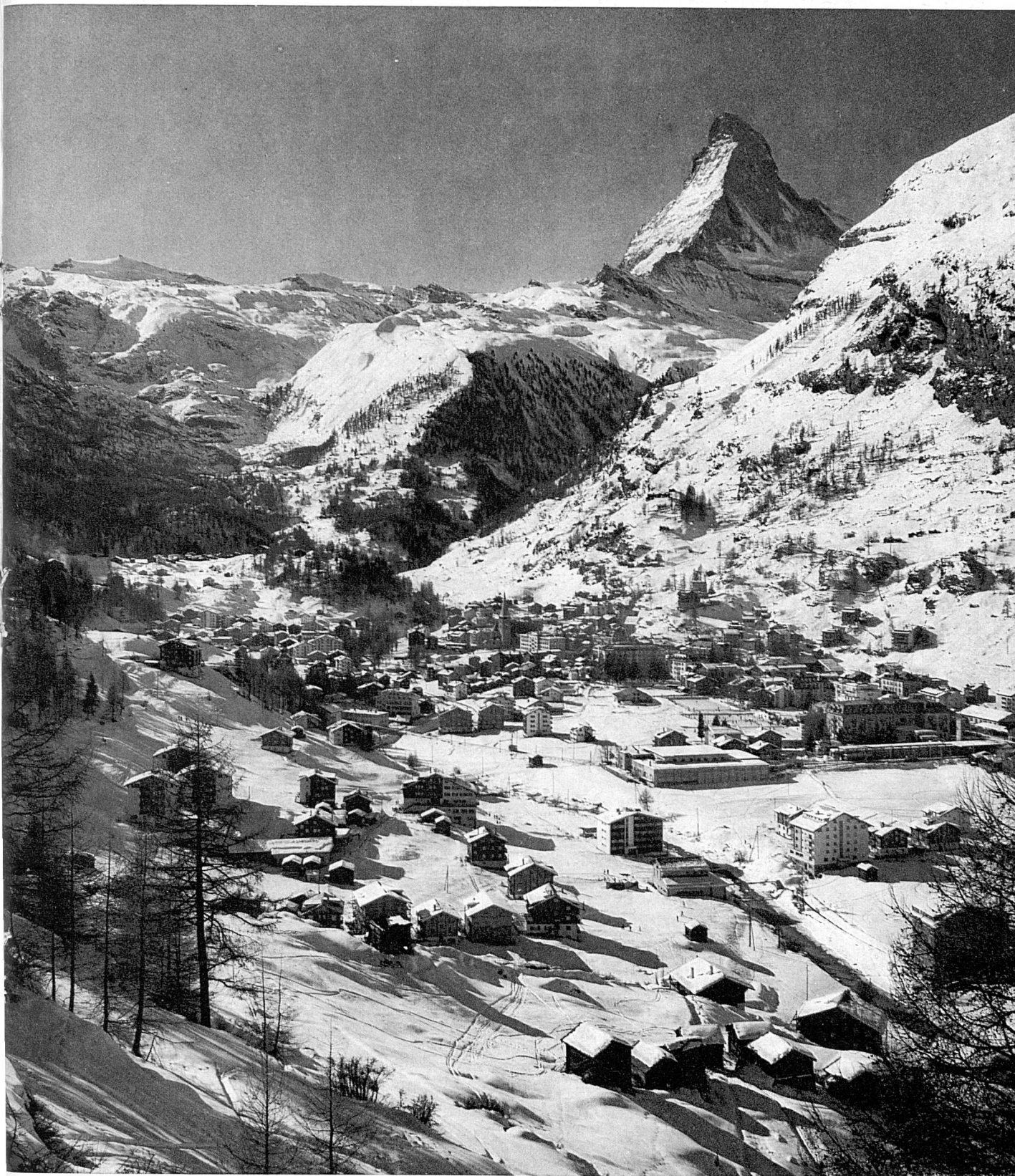
... et toujours livrables nos autres modèles réputés **Appia 5 HP, Flavia-Berline et Flaminia 12 HP.**

Agence générale pour le Valais :

Triverio Frères Garage International

Sierre Téléphone 027 / 5 14 36

ZERMATT



LA STATION REINE DU VALAIS

Photo P



Crans

— sur SIERRE —

Valais - Suisse - 1500 m.

à 1500 m. d'altitude, se situe sur un vaste plateau baigné par un soleil légendaire

ÉCOLE SUISSE DE SKI ❁ **ÉCOLE DE PATINAGE**

Nombreux télécabines, skilifts et trainer-skilifts

CURLING HOCKEY SUR GLACE ÉQUITATION LUGE

Hôtels et pensions modernes et accueillants

Renseignements par l'Office du tourisme, téléphone 027 / 5 21 32 et 027 / 5 20 59



Montana

V E R M A L A

1500 - 1700 m.

La terrasse ensoleillée de la Suisse

Accès facile, à une demi-heure de Sierre (ligne du Simplon), par les services de la **Compagnie de chemin de fer et d'autobus SMC** ou par la route touristique de premier ordre Sierre-Montana-Vermala (15 km.)

Ski - Ecole suisse de ski - Patinage - Curling - Hockey sur glace - Equitation - Skijöring
Nombreuses pistes de ski balisées et entretenues - Patinoire artificielle (2640 m²) ouverte jusqu'à Pâques

Nouveau : Télécabines des Violettes (2210 m.) et de Chezeron (2100 m.)

HOTELS ET PENSIONS		Lits	Direction			
Victoria		100	R. Bonvin-Troillet	Marie-José (garni)	20	R. Crettol-Barras
Parc		100	Fr. Bonvin-Schürch	La Prairie	20	Mme Soldati
Valaisia		100	F. Barras	Chantecler	15	E. Guenat
Curling		65	Mme G. Barras	Auberge « Relais internat. »	13	
Beau Regard		60	Ch. Barras	Pension Miremont	12	Mlle I. Cottini
Saint-George		55	Willy Fischer-Lauber	Pension Monte-Sano	12	Ch. Cottini
Central		50	Fam. Pedersoli	Pension Weissborn	12	Mme Ida Benetti
du Lac		50	P. Fischer	Silvia (garni)	10	Mlle Eberling
Forest		45	Ed. Rey	Farinet	—	L. Wicki
Bellavista		45	A. Rey	Mirabeau (fermé)		
Grands-Ducs		40	Georges Duc	BLUCHE		
Eldorado		40	Francis Bonvin	de la Gare	30	Mme I. Berclaz
Les Asters		40	R. Crettol-Barras	de la Poste	5	R. Clivaz
Mont-Paisible		40	E. Berclaz	INSTITUTS, PENSIONNATS, MAISONS D'ENFANTS		
Primerose		35	Mlle V. Amsler	B'anche-Neige	20	Mme L. Berclaz
Regina		30	A. Perrin	Coccinelles	50	S. de Quay
Jeanne d'Arc		30	Carlsson-Herregg	La Châtelainie	90	Mme Sackenreiter
Helvetia		30	G. Simon-Rey	Ecole alpine La Pépinière	60	M. Diez
Pr. mavera		30	E. Mégevand	BLUCHE		
Alida		30	Fr. Bonvin	Les Roches	40	Marcel Clivaz
Atlanta		25	M. Rey	Prés-Fleuris	40	M. et Mme R. Clivaz
Pension-Chalet de la Forêt		20	A. Beney-Aufdenblatten	MAISONS DE CONVALESCENCE		
Beau-Soleil		20	Ern. Gletting-Mounir	Be'lalul		Mlle G. Müller
				Bethania		Rév. Srs de Baldegg

Tous renseignements par l'Office du tourisme de Montana, tél. 027 / 5 21 79 et 5 22 41

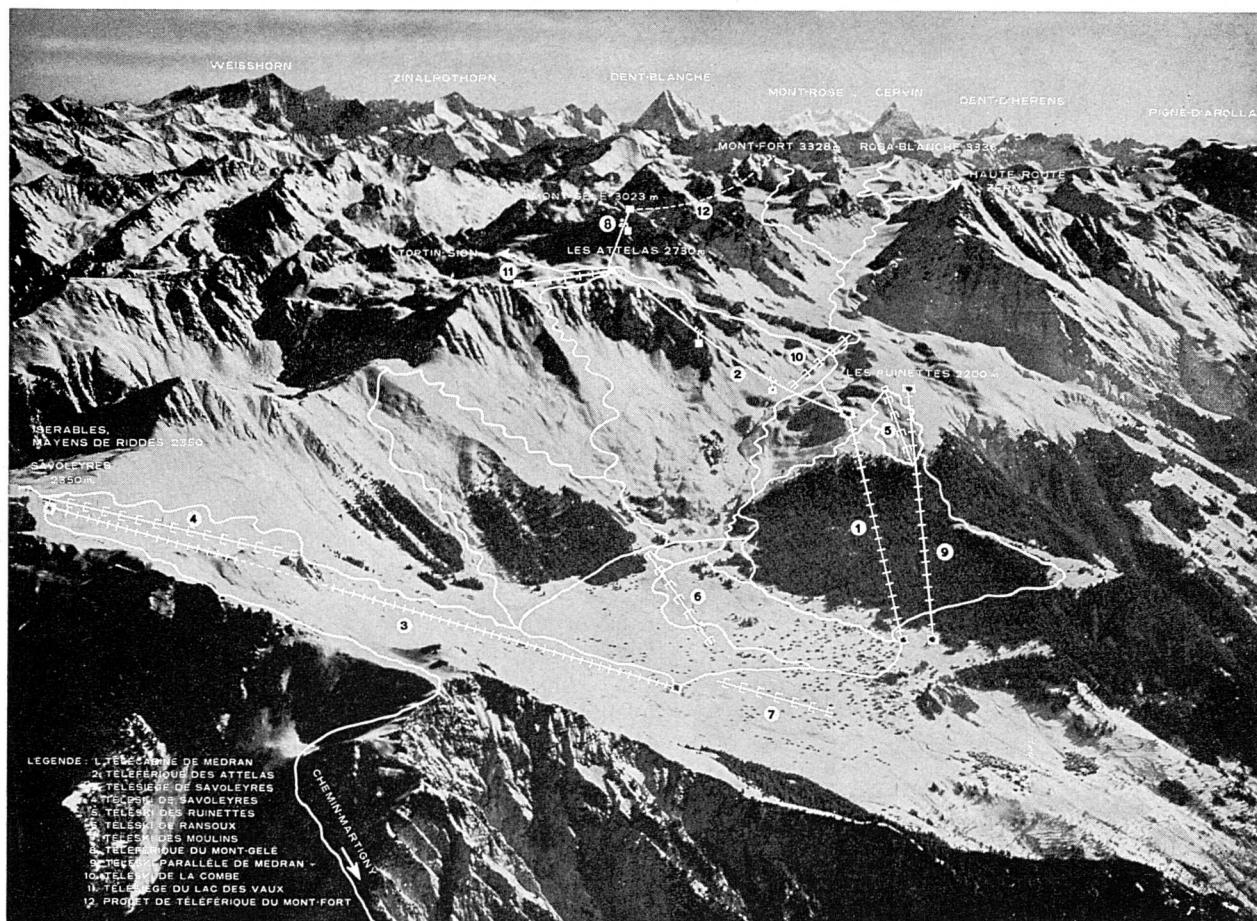


Photo aérienne de Rodolphe Tissières

VERBIER

Par télésièges et téléferiques
aux 3023 m. du

MONT-GELE

30 hôtels et pensions
Plus de 500 chalets locatifs
Au total 6500 lits

TROIS NOUVEAUX MOYENS DE REMONTÉE

ouvrent aux skieurs les prestigieuses pentes nord de Savoleyres jusqu'aux Mayens-de-Riddes (800 m. de dénivellation, 5 km. de pistes, débit total 2000 pers./h.)

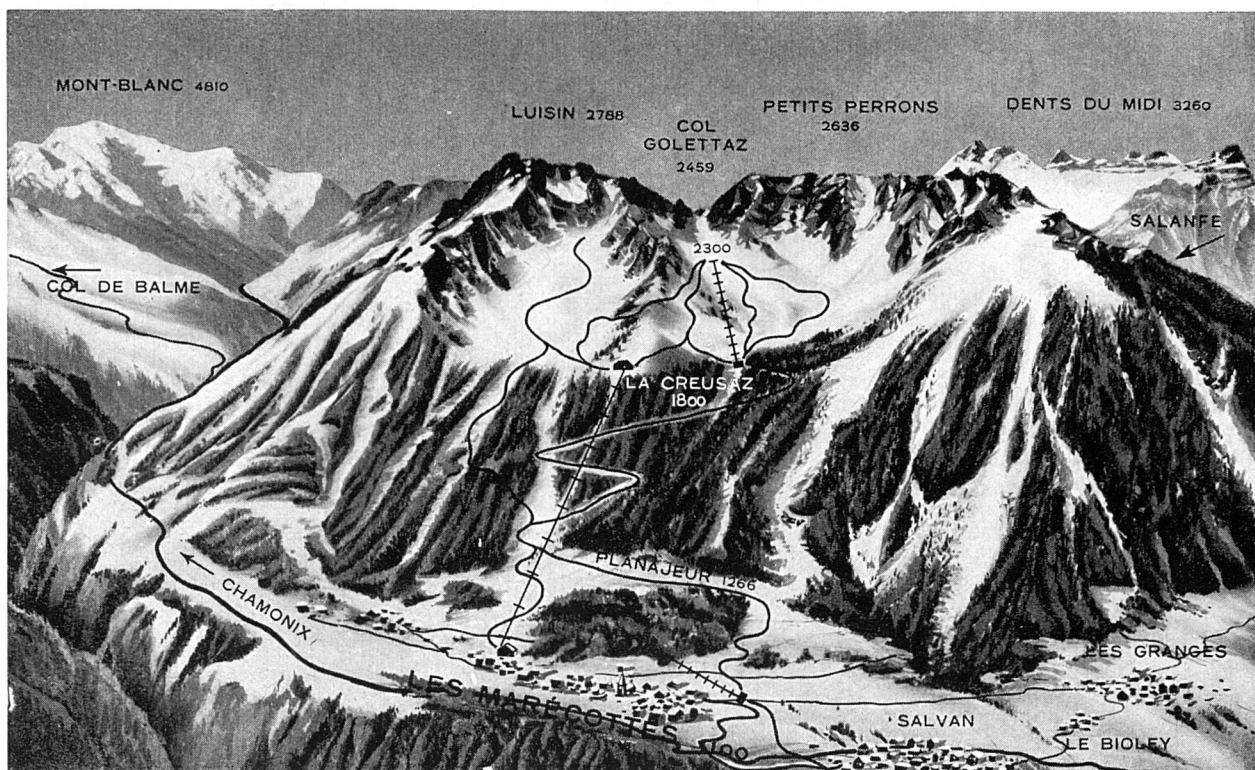
Nouveau total des installations comprises sans augmentation de prix dans le libre parcours « Verbier » = 16

Hôtel	Lits	propriétaire
Hôtel de Verbier	79	P. Bruchez
Sport-Hôtel	70	F. Meier-Resch
Park-Hôtel	60	L. Perrodin
Rosa-Blanche	60	Fellay-Jullier
Eden	55	
Grand Combin	50	Ed. Bessard
Alpina	50	Meilland Frères
Farinet	50	G. Meilland
Mont-Fort	45	Genoud
Rosalp	45	E. Pierroz
Ermitage	45	Bruderer
Central	40	F. Guanziroli

Hôtel	Lits	propriétaire
L'Auberge	40	R. A. Nantermod
Au Vieux Valais	40	M. Corthay
Touring-Hôtel	36	J. Besse
Hôtel de la Poste	50	A. Oreiller
Casanova	27	L. Esselier
Bellevue	28	A. Luisier
Touristes	28	Vaudan-Carron
Pierre-à-Voir	20	Délez-Saugy
Catogne	18	Corthay-Gross
Robinson	15	M. Carron
Rotonde	15	S. Bircher
Pension-Besson	12	Besson Frères

Pension		
Alpin-Verbier	20	J. Vittel

HOTELS-STUDIOS	MEUBLES
Les Avoutzons	42 J. Casanova
Côte-d'Azur	40 F. Gaillard
Le Petit Moineau	20 Mlle Y. Michellod
Home Clarmont	20 L. Vuille
Les Ormeaux	Mlle Borgeaud
Ecole Töpffer	24 J. Gabioud



*Au-dessus
de la brume
et du brouillard*

LA CREUSAZ

*Panorama sans égal
du Mont-Blanc
à l'Eggishorn*

s/ Les Marécottes-Salvan (1800 m.)

par le

chemin de fer Martigny-Châtelard-Chamonix

ou par la

pittoresque route à autos Martigny-Salvan-Les Marécottes, qui aboutit à la station inférieure du

télesiège de la Creusaz (1100-1800 m.)

Des billets spéciaux à prix réduit, pour la gare des Marécottes, sont délivrés par les gares C. F. F. de Genève, Lausanne, Vevey, Montreux, Martigny.

Les magnifiques champs de ski de la Creusaz sont accessibles par le

téleski de Golettaz (1800-2300 m.) *et le téleski du Luisin* (1800 - 1900 m.)

qui prolongent le télesiège et ouvrent aux skieurs des pistes idéales dans le vaste amphithéâtre dominé par le Luisin (2788 m.), le Perron (2636 m.) et le Tsarvo (2635 m.).

Deux pistes de descente relient la Creusaz aux Marécottes et à Salvan. Ecole suisse de ski.

Un grand restaurant

est ouvert à la Creusaz. Le touriste, comme le gourmet, y trouvent à des prix très modérés, au bar et à la salle, un choix de spécialités.

HOTELS ET PENSIONS DANS LES STATIONS DE LA VALLÉE :

Salvan

Hôtel	Bellevue
—	des Gorges du Triège
—	de l'Union
Pension	du Luisin
Pension	d'enf. Gai-Matin
—	— Les Hirondelles
—	— Le Moulin
—	— Mon Plaisir

Les Marécottes

Hôtel	Belmont
—	Jolimont
—	des Marécottes
Pension	de l'Avenir
—	du Mont-Blanc
—	des 1000 Etoiles

Les Granges

Hôtel	Gay-Balmaz
Pension	Mon Séjour
BIOLEY	
Pension	Le Chalet

Dans les stations : nombreux chalets locatifs, patinoire et téleski d'exercice

Renseignements et prospectus par les Sociétés de développement de Salvan et des Marécottes.



CHAMPÉRY PLANACHAUX (1055-1800 m.)

Centre de sports d'hiver dans le Valais pittoresque. Téléférique, skilift, téléski, 2 monte-pentes, Ecole de ski, patinage, curling, hockey, luge

Chemin de fer AIGLE-OLLON-MONTHEY-CHAMPÉRY

Automotrices confortables et rapides

HOTELS	Lits	Propriétaire	Tél. (025)	Pension depuis 3 jours	Prix forfaitaires depuis 3 jours
de Champéry	70	Marc Défago-Wirz	4 42 45	19.— à 27.—	23.50 à 43.—
Suisse	70	Em. & C. Défago	4 42 42	17.— à 25.—	21.50 à 38.—
Beau-Séjour	50	M. Y. Curchod-Avanthey	4 41 60	16.— à 24.—	20.— à 36.—
des Alpes	40	F. Balestra-Trombert	4 42 22	14.— à 16.50	18.— à 21.—
Parc	50	Famille A. Truffer	4 42 35	14.— à 17.—	18.— à 21.50
Berra	40	Fam. Berra-Bernard	4 41 68		
Dents-Blanches	30	Roland Cherix	4 41 28		
Jeannette	15	Mario Santandrea	4 42 56	13.— à 17.—	16.50 à 21.—
Rose des Alpes	15	M ^{me} Christinat-Avanthey	4 41 18		
Les Terrasses	20	R. Monnier-Stettler	4 41 44		
La Paix	12		4 42 84		
de la Gare	13	M. Marclay et Sœurs	4 41 29	13.— à 17.—	16.50 à 21.—

En plus de la pension : Taxe de séjour Fr. 0.60 ; 12 % service, transport de bagages. En hiver : chauffage de Fr. 1.— à Fr. 1.50, selon catégorie. Ces suppléments sont compris dans les prix forfaitaires.

A partir du 5 janvier, vous bénéficierez des tarifs les plus réduits

Accès à la belle région de Planachaux par **LE TÉLÉFÉRIQUE ET LES 7 SKILIFTS**

Plus de 100 ans de tourisme

BUREAU OFFICIEL DE RENSEIGNEMENTS, TÉL. 025 / 4 41 41

Homes d'enfants, écoles, pensionnats, instituts

Ecole Alpina. Etudes, sports, santé. Jeunes gens de 8 à 18 ans. Sections classique, scientifique, commerciale. Cours de vacances. Dir. J.-P. Malcotti-Marsily, tél. 025 / 4 41 17.

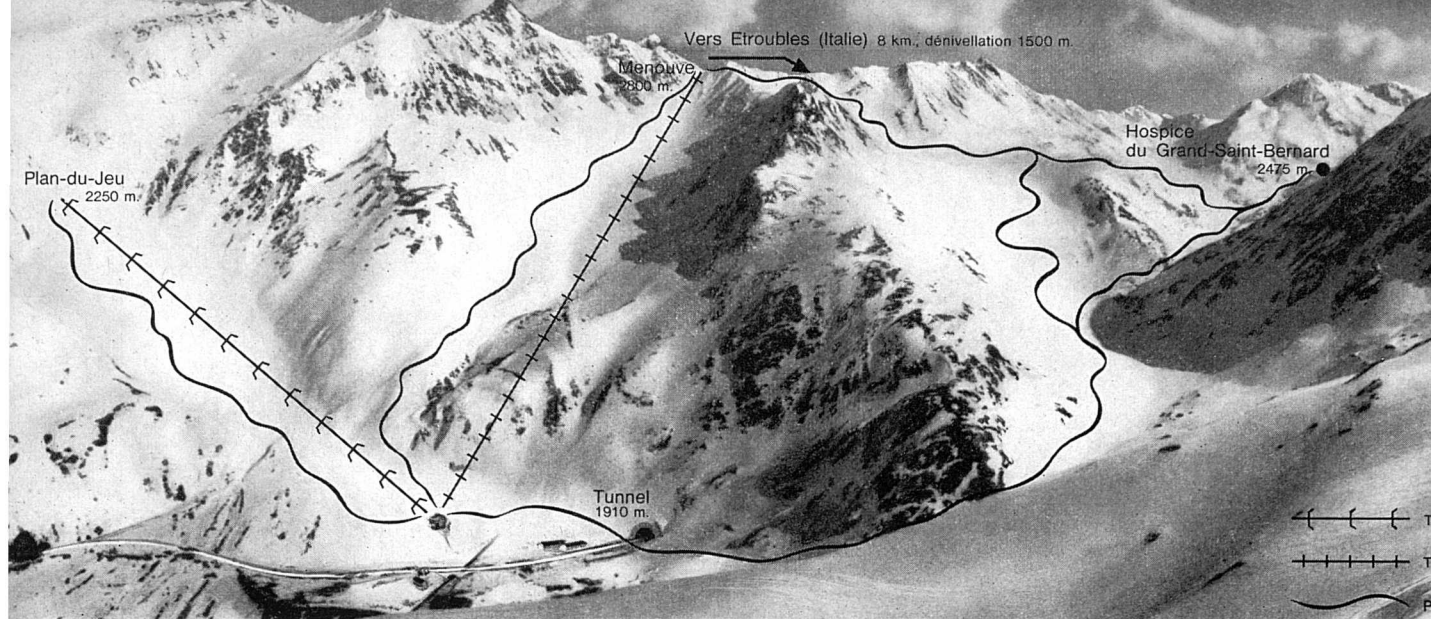
Home-Ecole Eden. Pension pour fillettes et garçons dès 3 ans. Séjour de vacances et d'étude. Cures pour enfants délicats. Dir. Milles L. Heimgartner et M. Huguenin, institutrices diplômées, tél. 025 / 4 41 36.

Pensionnat Juat (Nyon). Cours de vacances hiver et été à Champéry, pour jeunes filles de 12 à 20 ans. Courts et longs séjours. Etudes et sports. M. et Mme Ch.-P. Juat, tél. 025 / 4 42 77.

Divertissements.

Bars - Dancings - Restaurants

Arrangements pour sociétés



SUPER SAINT-BERNARD

Centre alpin prestigieux

Belvédère ensoleillé face à l'Hospice et au Mont-Blanc

Télécabine et téléski au départ du tunnel

20 km. de pistes sur Suisse et sur l'Italie
Ski jusqu'en été

Liste des hôtels de la région

ouverts en hiver

Bourg-Saint-Pierre :

Bivouac Napoléon	026 / 6 91 62
Pension du Crêt	026 / 6 91 43
Pension des Charmettes	026 / 6 91 50
Pension Au Beauvalais	026 / 6 91 68

Liddes :

Hôtel du Grand-Saint-Bernard	026 / 6 83 02
Pension Delasoie	026 / 6 84 81

Orsières :

Hôtel des Alpes	026 / 6 81 01
Hôtel Terminus	026 / 6 81 04

Champex :

Hôtel du Glacier	026 / 6 82 07
Hôtel Splendid	026 / 6 81 45
Hôtel d'Orny	026 / 6 82 01
Hôtel Bellevue	025 / 6 81 02
Hôtel Biselx	026 / 6 82 04
Pension Belvédère	026 / 6 81 14

Hospice du Grand-Saint-Bernard

(accessible en 1/2 heure de marche à ski)

Un service de car régulier fonctionne matin et soir entre la station de Champex et les Téléphériques Super Saint-Bernard.

Restaurant à la gare inférieure.

RENSEIGNEMENTS

Exploitation (gare inférieure) 026 / 6 91 10 à Bourg-Saint-Pierre - Direction 026 / 6 62 86 à Vollèges

Monsieur



verbier
martigny

vêtement

Monsieur

roger kriegler
membre du dîners-club



*Le centre
du ravitaillement valaisan*

DESLARZES & VERNAY S. A., SION

Denrées coloniales en gros - Importation



**The
superb
scotch**



Whisky

Ballantine's

Blended by George Ballantine & Son Ltd. Dumbarton, Scotland



*au soleil
méridional*

de **SION**

Centre idéal du ski

le jour

à 30 minutes en car des plus beaux
champs de ski :

Montana-Crans - Thyon - Veysonnaz
Nendaz - Evolène - Nax - Anzère (Ayent)

Vols sur les Alpes

Atterrissages sur glaciers

Saint-Théodule - Zermatt

le soir

Visite des carnotzets sédunois

Dégustation des spécialités valaisannes

Patinoire artificielle

Matches de hockey

Cinémas - Dancing

Renseignements : Office du tourisme de Sion et environs, Sion, téléphone 027 / 2 28 98

Liste des hôtels de Sion : Cerf - Gare - Continental - Midi - Nikita - Planta - Soleil
Auberge du Pont — **Garnis :** Elite - Matze - 13 Etoiles - Touring - Auberge du Pont-
de-la-Morge - Auberge des Collines, Pont-de-la-Morge - Auberge de la Belle-Ombre,
Bramois.



SIERRE

Le centre d'excursions du Valais. Climat le plus sec de la Suisse. Tous les sports à 15 minutes.

Renseignements par l'Office du tourisme de Sierre, tél. 027 / 5 01 70.

La station ensoleillée...



Chandolin
VAL D'ANNIVIERS

☆
Magnifiques pistes de ski

☆
GRAND TÉLESKI montant jusqu'à 2700 mètres

Départ en face de

L'HOTEL PLAMPRAS Propr. U. Zufferey
L'établissement le plus moderne de la vallée • Bien chauffé
Cuisine soignée • Assiettes skieurs • Prix de pension intéressants



Bon hôtel

Bon jambon:

Jambon Hofer!

BOUCHERIE A. HOFER S.A. BERNE



KNEISSL

Le ski le plus facile à manœuvrer

Agence générale pour la Suisse :

Arnold Glatthard, Meiringen - Haslital

Skiez pendant les fêtes dans les magnifiques mayens de Bruson par le

télesiège Bruson - La Côt

et les

téleskis de La Côt, de Moay et de La Pasay

(pistes de 1000 à 2150 m.)

et restaurez-vous à la nouvelle

Auberge - Café - Restaurant des Mayens

Carte journalière :

pour les districts de Martigny et Entremont

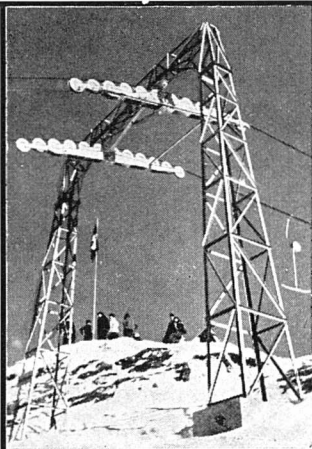
Fr. 10.—

ordinaire

Fr. 12.—

Abonnement annuel

Fr. 200.—



STÄDELI

construit des

téleskis et télésièges

modernes

et de fonctionnement impeccable

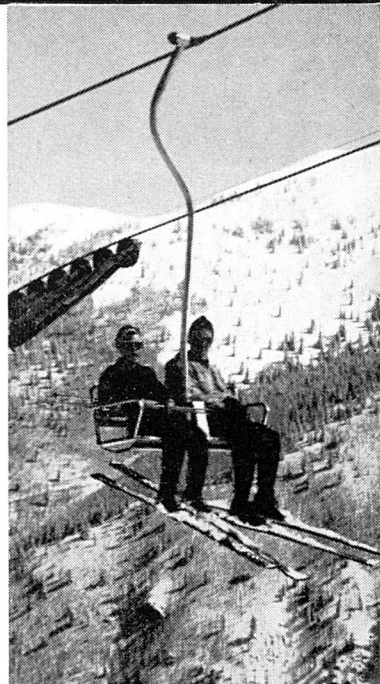
Toutes capacités

Nous faisons pour vous les projets, les plans, les constructions et le montage

Les installations de sport sont affaires de confiance

Demandez notre conseiller

Tél. 051 / 74 42 63



W. STÄDELI FABRIQUE DE MACHINES OETWIL A/S. ZURICH



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !



LE PARAPLUIE

dans tous les prix

Paul Darbellay
Martigny

☎ 026 / 6 11 75

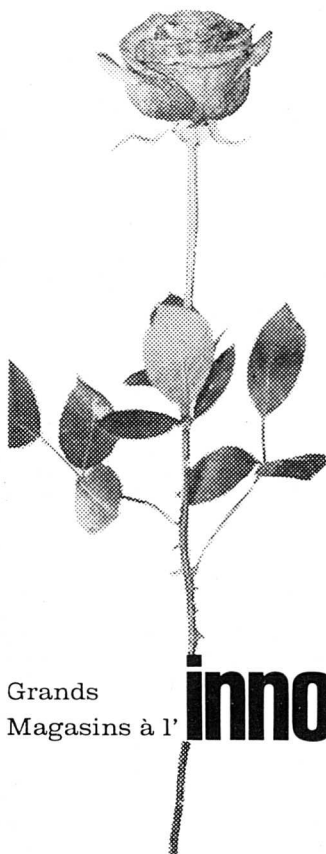


Fromagerie valaisanne

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET * Téléphone 026 / 6 16 48



goût
prix
choix
qualité
service

Grands
Magasins à l'

innovation

MARTIGNY
BRIGUE



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

Chaussures

MARTIGNY

Modernes

La mode masculine chez **P K Z**

Confection pour messieurs

DUCRET - LATTION

MARTIGNY Avenue de la Gare

Transmissions de *fleurs*
partout par FLEUROP

La maison qui suit fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste

Martigny tél. 026 / 6 13 17

Saint-Maurice 025 / 3 63 22

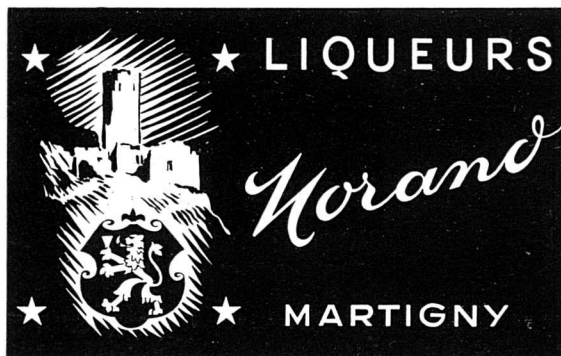


Le spécialiste de la montre de qualité !

Moret
Horlogerie - Bijouterie
MARTIGNY

Toutes les
grandes
marques

Oméga, Longines, Eterna, Tissot, etc.





Médaille d'or : Lausanne 1910
Berne 1914
Lucerne 1954

Hôteliers et restaurateurs valaisans

Confiez aux spécialistes pour un
nettoyage impeccable

vos ameublements
rideaux
tentures
couvre-lits
tapis, fauteuils, etc.

Travail absolument soigné exécuté par un personnel professionnel



Sion
Tél. 027
2 14 64

Sierre
Tél. 027
5 15 50

Monthey
Tél. 025
4 25 27

Martigny
Tél. 026
6 15 26

A votre service

Une équipe jeune et dynamique qui, partout où elle intervient, conseille judicieusement.

L'aménagement, la transformation, l'installation de votre intérieur pose quantité de problèmes qu'il est si facile de résoudre avec l'aide compétente des ensembliers décorateurs des grands magasins de meubles ART et HABITATION, 14, avenue de la Gare, à Sion. Nos services sont mis gratuitement et en tout temps à votre disposition.

Toutes les installations réalisées par nos soins sont des références ; des milliers de clients satisfaits ont déjà fait appel à notre maison. Chaque aménagement est étudié de façon approfondie. Nous ne distribuons pas banalement du meuble ; qu'il s'agisse d'une réalisation simple et peu coûteuse, luxueuse ou classique, moderne, de style ou rustique. Tout est mis en œuvre pour assurer à la clientèle un maximum de confort pour un minimum d'argent.

Sous l'experte direction du chef de l'entreprise M. ARMAND GOY, une trentaine de collaborateurs, soit ensembliers, décorateurs, tapissiers, polisseurs, ébénistes, vendeurs, employés de bureau, magasiniers, livreurs, courte-pointières, etc., tout ce personnel donne le meilleur de lui-même pour vous satisfaire.

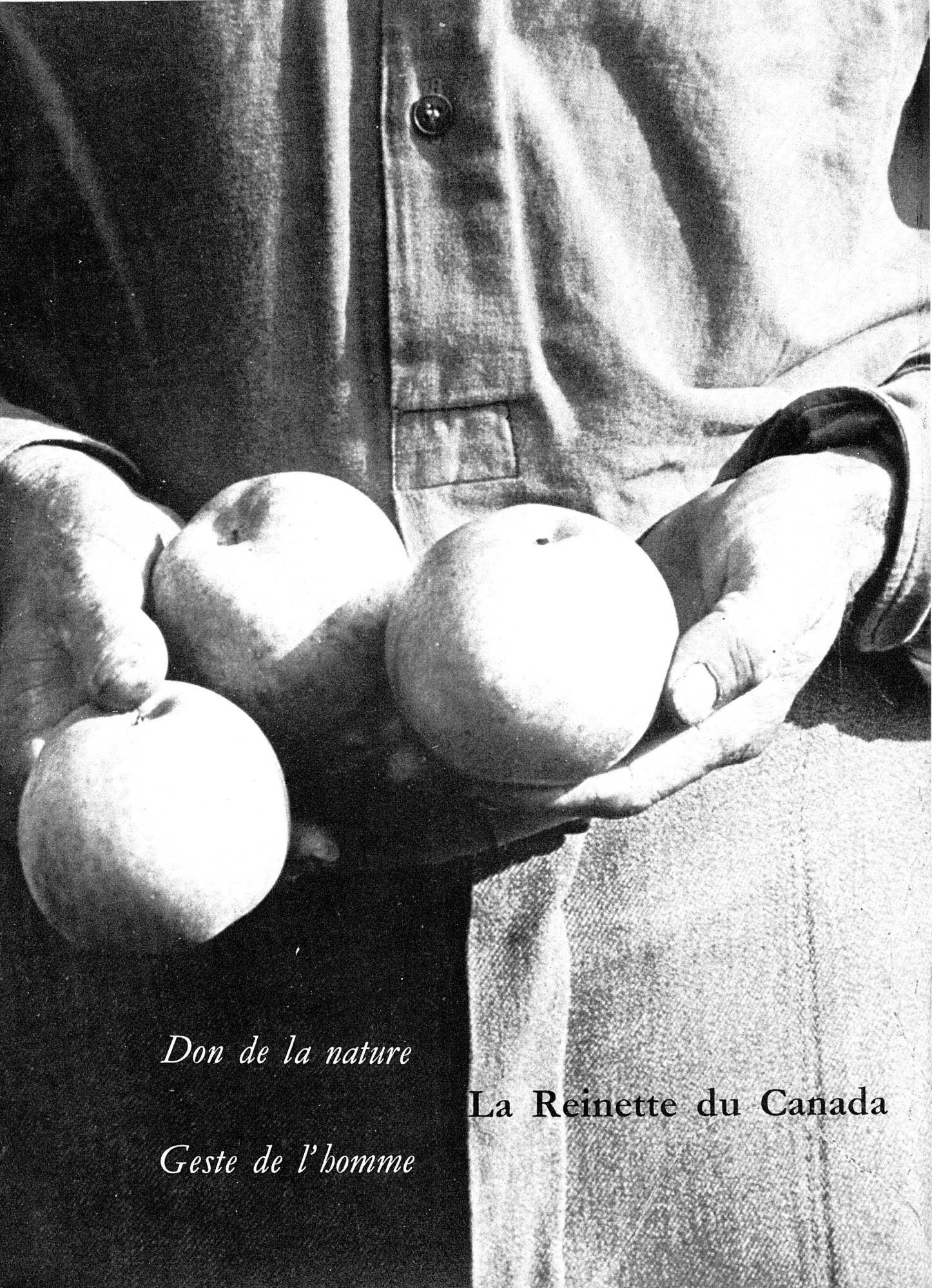
ART et HABITATION est une entreprise 100 % valaisanne, elle mérite votre confiance et saura vous procurer confort, chaleur, distinction en évitant résolument le déjà vu et revu des mobiliers multicopiés à l'infini et sans personnalité.

Pour l'approvisionnement de ses différentes expositions, ART et HABITATION sélectionne sévèrement le mieux et le meilleur de toute la production suisse en chambres à coucher, salles à manger, salons, meubles séparés, ceci dans toutes les catégories de prix. Dans nos propres ateliers une main-d'œuvre qualifiée confectionne rideaux et meubles rembourrés avec le plus grand soin.

A part son activité valaisanne, ART et HABITATION vient d'installer au manoir de VALEYÈRES sous RANCES, entre Orbe et Yverdon, une exposition permanente, spécialisée en meubles de styles et rustiques. Cette grandiose rétrospective du passé, unique en Suisse, connaît dans un cadre admirable une réussite retentissante. Des milliers d'amateurs de beaux meubles nous ont déjà fait l'honneur d'une visite qui peut être faite chaque jour y compris les dimanches de 14 à 20 heures. Le succès sans précédent de nos différentes entreprises provient de ce que le client des grands magasins ART et HABITATION est considéré, ses moindres désirs sont comblés, en aucun moment il ne se sent obligé ou contraint ; c'est en toute liberté qu'il choisit, compare, décide.

ART et HABITATION pratique à outrance une politique de prix bas. Lors d'un achat, aucune signature ni contrat n'est exigé de la part du client, c'est au contraire nous qui nous engageons à livrer ce que le client a choisi. Toute marchandise non conforme à la commande peut être retournée dans le délai d'un mois.

Cette façon de vente de meubles n'est pratiquée en Suisse que par les grands magasins ART et HABITATION qui, comme par le passé, maintiennent leur devise : MIEUX — MOINS CHER. Sion, avenue de la Gare, téléphone 027 / 2 30 98.



Don de la nature

La ReINETTE du Canada

Geste de l'homme

TREIZE ETOILES

12^e année, N° 12 Décembre 1962

Paraît le 20 de chaque mois. — Organe officiel de l'Association hôtelière du Valais. — Fondateur : Edmond Gay. — Rédacteur en chef : Bojen Olsommer, Sion, avenue de la Gare 10, tél. 027 / 2 22 34. — Administration, impression et régie des annonces : Imprimerie typo-offset Pillet, Martigny, tél. 026 / 6 10 52. — Abonnements : Suisse : Fr. 15.—, étranger Fr. 22.—, le numéro Fr. 1.40. — Compte de chèques II c 4320, Sion.

Nos collaborateurs

S. Corinna Bille

René-Pierre Bille

Félix Carruzzo

Maurice Chappaz

Adolf Fux

André Marcel

Dr Ignace Mariétan

Pierrette Micheloud

Roger Nordmann

Aloys Theytaz

Pascal Thurte

Michel Veuthey

Dr Henry Wuilloud

Maurice Zermatten

Gaby Zryd

Dessins d'Albert Chavaz et C. C. Olsommer

Photos Bille, Heiniger, Perren-Barberini, Pilet, Ruppen, Studio Camera et Thurte



Relais du Manoir

Villa / Sierre

J. Zimmermann

Centre de dégustation des vins du Valais
Raclette - Spécialités



Sommaire

Heureuses fêtes

Noël pour un vaurien

L'appel

Décembre

Les Valaisannes

Traces hivernales

Tristesse

Föhn dans le val d'Illiez

Grand-mère était du pays des Dranses

Portrait des Valaisannes

Mädchen an der Rhone

Femmes d'ici

La lettre du vigneron

Potins valaisans

Nos hôtelières

Elles voient du pays

Ecran valaisan

Notre couverture : « Nativité », médaillon en bois sculpté polychrome (XVI^e siècle) d'un plafond de la maison Supersaxo, à Sion.

Guberge de la Tour d'Anselme

SAXON

Relais gastronomique de la plaine du Rhône

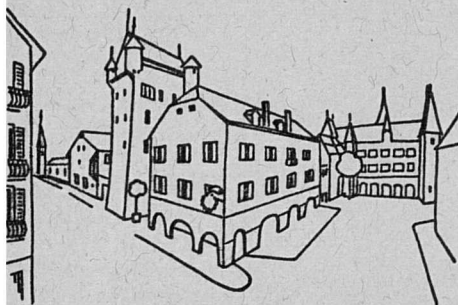
Restaurant français - Brasserie - Taverne valaisanne - Bar



Hors du canton, tous
es chemins mènent au



Fidélité, tradition, force de l'hôtellerie par ses héritages, par sa clientèle et par ses fournisseurs.



Vins Imesch

Sierre

65 ans de qualité
au service de l'hôtellerie



Le Bon Père
"William"

fine eau-de-vie de poires William, vedette de la gastronomie
LE BON PÈRE WILLIAM S. A., Vétroz - Sion

La revue

TREIZE ÉTOILES

a été composée, imprimée, reliée et
expédiée par l'imprimerie typo-offset

pillet Martigny

Un vin en litre de grande classe...

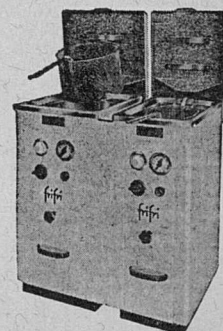
MUR-À-SEC

Un fendant du coteau signé BONVIN, Sion

frifri

la friteuse idéale pour chaque cuisine

De la friteuse de ménage aux appareils
combinés pour grands établissements,
notre fabrication est d'une qualité insur-
passable et d'un rendement supérieur.



ARO S.A.
LA NEUVEVILLE

Demandez-nous une offre
ou une démonstration sans
engagement. Nombreuses
références à disposition.

Tél. 020 47 00 01 02

Heureuses fêtes



Les monts glacés brilleront comme des socs de charrue labourant le bleu du ciel. Les carillons chers à M. Vernet se répondront d'un village à l'autre. Le soir, vous verrez s'extasier des yeux d'enfants, vous verrez les anges. « Toutes les fenêtres ressembleront à des vitres d'or », et en lorgnant par l'une d'elles à l'intérieur de la maison, vous verrez que même les vauriens se mettent à prier... Puisse la revue, reflétant cette pieuse magie, être pour vous comme un cadeau de fin d'année. Puissiez-vous accueillir ainsi ses images et ses contes, ses moments graves ou ses boutades. Mais surtout cette séquence insolite sur les Valaisannes, femmes admirables de ce pays, femmes de courage et de patience, gardiennes de nos traditions et de notre avenir. C'est à elles surtout que s'adresse ce cahier de décembre. A elles nos respects et nos vœux.

Treize Etoiles.

Noël pour un vaurien

Un conte inédit de Maurice Zermatten

Ce Martin, on se le montrait du doigt, à la dérobee : les commères ne cessaient de raconter des histoires à son propos. S'approchait-il : on était à son égard tout sucre et tout miel. Parce qu'on le craignait.

Il devait avoir appris, par les Amériques, tous les secrets de la magie.

Parce qu'il avait vécu longtemps en Amérique. Il était parti tout jeune pour faire fortune. Une tête brûlée ; sa mère en était morte de chagrin. Et croyez-vous qu'il aurait écrit ? Pas un mot, jamais. Sa mère était morte de chagrin en l'appelant. Quand on lui avait raconté la chose, il avait trouvé le moyen de rire. Un être du diable, je vous dis.

Il était donc revenu des Amériques après une quarantaine d'années d'absence. On s'attendait à revoir un homme riche, un millionnaire, un roi du pétrole. Eh bien ! il n'avait pas le sou, et sur lui, des loques. Des loques comme on n'en porte pas souvent chez nous. Et les joues creuses, des yeux injectés de sang.

— Des millions ? J'en ai eu, des millions, plein mes valises. Le navire a fait naufrage. J'aurais pu vous enrichir tous, tant que vous êtes. Plus besoin de travailler, ici, personne. Tous à manger des bons morceaux et à regarder passer le temps. Mais voilà : le navire a fait naufrage. Je ne vais pas me plaindre, non ? J'aurais pu périr avec ma fortune, ou quoi ? Une vieille veine...

On le croyait un peu, quand il racontait. Il avait une manière de vous regarder dans les yeux qui vous persuadait. Les talons tournés, on savait bien que tout cela n'était qu'un conte. Du moins, on pouvait rêver à cette vie qui aurait été la nôtre si, vraiment, il était revenu avec des millions et qu'il les eût partagés...

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Martin, pour le travail, avait bien des habitudes de millionnaire. Vous lui donniez une pelle, il ne savait seulement pas s'en servir ; une hache, il vous regardait avec l'air de demander qui il devait assassiner. Comme il n'avait rien à manger et que la commune devait pourvoir à son entretien, on lui dit : « Du moins, tu vas nous garder les moutons. » Il rechigna. Berger, lui, un ancien millionnaire ! Puis il dut bien consentir. Mais c'est nous qui avons changé d'idée. Les plus jolis agneaux disparaissaient les uns après les autres.

— Où est mon agneau ?

— Ton agneau ? Ce sera le renard...

En moins d'un mois, le renard nous prit cinq ou six bêtes. Et pas moyen de l'attraper. Alors, nous avons dit à Martin :

— C'est bon ! Tu t'occuperas du four.

Il s'occupa du four. Les pains semblaient fondre à la chaleur. On n'y retrouvait jamais son compte. Que faire de ce millionnaire à la retraite ? C'est alors que la Providence est venue à notre secours.

Nous avions, au village, une vieille fille, la Marion, dont le visage faisait peur aux enfants. Elle s'était desséchée dans l'avarice, vieillissant entre ses fromages rongés de cirons et ses hardes miteuses. Elle se privait du nécessaire pour entasser écus et nourritures dans ses bahuts et ses greniers. Ses héritiers supputaient un bel héritage et comptaient les années. Rabougrie comme elle était, elle ne devait plus en avoir pour longtemps.

Si vous comprenez quelque chose aux avares, vous, expliquez-moi ce qui s'est passé : voilà que Martin se met à faire joli à la vieille. Il lui raconte des histoires de millions qu'on retrouvera bientôt, au fond de la mer, des histoires de scaphandriers, qu'il disait, en train de remonter les valises remplies de lingots. Je vous demande un peu... Faut-il pas que la vieille vous épouse notre Martin ! Alors, vous auriez dû voir les jambons et les fromages : les portes de la cave ne se fermaient plus. Et lui qui mangeait, buvait, se gobergeait ! Bien assis au milieu d'une fortune qui ne lui avait coûté qu'une cérémonie à l'église, il se croisait les bras, opposant aux criaileries de Marion un calme repu de festins, une sérénité d'apôtre.

Elle en mourut.

Elle mourut en le maudissant. Il ne parut pas s'en porter plus mal.

Il arrosa copieusement les funérailles, en mari qui ne lésine ni sur le vin, ni sur le café, après le repas. En guise d'oraison funèbre, il dit :

— La pauvre Marion m'accusait de manger son avoir : mieux vaut que ce soit moi que les rats !

Et chacun de penser aux héritiers qui avaient les dents longues.

C'est à Noël de cette année-là que tout s'est gâté. Une coutume de chez nous veut qu'à la Noël chacun laisse la lampe allumée sur la table, toute la nuit. Il paraît que les défunts reviennent vers nous, qu'ils s'asseyent à la table familiale, reprenant le cours d'une vie épuisée. Il faut leur laisser sur la table du pain, du fromage et du vin. Ils n'y touchent guère, mais malheur à qui leur refuserait cette charité. Oui, malheur à celui-là. Martin en a fait l'expérience.

La Noël était donc venue. Pour ce qui est de la religion, le pauvre Martin n'en avait jamais eu beaucoup. Ni signe de croix ni messe : comme une petite bête. Il paraît qu'il était déjà tel, dans son enfance,



et ce n'est pas par les Amériques qu'il allait s'améliorer. Au contraire, il nous est revenu parfait mécréant. Jamais les pieds à l'église, jamais un mot de bon à dire des prêtres ; et le bon Dieu, ni vu ni connu, sinon pour jurer, quand il se mettait en colère. Alors, il fallait entendre ses litanies ! On en avait la peau de poule.

Donc, voilà la Noël qui arrive, dans un mois de décembre très gris, froid, assez triste malgré le joli de la fête qui nous met toujours de la douceur dans l'âme. A Noël, même nous, les vieux, nous nous sentons une âme d'enfant et nous nous surprenons tout à coup à être un peu meilleurs, à aimer un peu tout le monde. Quand les cloches sonnent, dans la nuit de Noël, on se croit quand même toujours un peu au Paradis.

« Que va faire Martin ? », se demandait-on. « Il a beau se moquer des morts, il n'osera pourtant pas éteindre la lampe et aller ronfler dans son lit comme les autres soirs. Il n'y a pas deux mois que la Marion est morte... Oui, que va faire Martin ? »

Nous étions sur la place, avant la messe ; toutes les fenêtres du village ressemblaient à des vitres d'or. Pas une, non, pas une qui demeurât dans l'ombre. Sauf celles de Martin.

— Il arrivera quelque chose, dit Virginie, l'une d'entre nous, des plus âgées, et qui avait de l'expérience. Vous verrez.

Les cloches sonnent, nous appellent, et nous entrons à l'église. Mais chacun de nous pensait à Martin. On dit qu'à minuit juste, les morts entrent dans les chambres, à l'heure juste où la Vierge déposa l'Enfant sur la paille de la crèche, devant l'âne et le bœuf. Minuit sonna. Nous étions tous à l'église et nous ne pouvions pas savoir ce qui se passait chez Martin.

Le premier regard, à la sortie, fut pour les fenêtres du mécréant : toutes allumées, et bien allumées ; on

aurait dit, même, qu'elles étaient plus claires que les autres. Que fallait-il penser ? Qu'il s'était repenti ? Que Marion... ? On n'osait trop penser à Marion parce qu'alors il aurait fallu y aller voir et personne n'avait très envie d'y aller voir...

— Moi, dit Virginie, si quelqu'un m'accompagne...

Personne ne voulait passer pour avoir peur. Nous nous sommes tous retrouvés sur l'escalier de Martin. D'abord, nous montions sur la pointe des pieds, pour ne pas le réveiller. Puis on nous fit des signes et il n'y a plus eu besoin de se gêner.

Une fenêtre donnait sur le balcon. Virginie, la première, avait vu, puis tous avaient pu voir, les uns après les autres. Nous passions chacun à notre tour, et revenions une seconde fois, comme si nous n'avions pas bien vu. Puis une troisième fois, même, comme si on n'avait pas pu croire que ce fût vrai. Et ce qu'on voyait, je vais vous le dire : Martin était à genoux au milieu de la chambre, les mains jointes levées à la hauteur de son visage. Il implorait, il suppliait quelqu'un d'invisible pour nous, mais qui était sûrement Marion. Et il pleurait, et il priait, et il semblait fondre de pitié, et il penchait la tête comme un saint. Est-ce que nous avons bien vu ? Il nous a semblé que des larmes coulaient sur ses joues...

Il n'a pas survécu longtemps à ces émotions. Mais il est mort dans des sentiments de touchante pénitence.

Et depuis lors, à chaque Noël, la chambre du miracle s'éclaire la première. Personne n'a jamais plus osé aller voir ce qui s'y passait.

Marion Jambon.

L'appel

Conte de Noël

Où vas-tu, jeune Amélia ? La neige est tombée si épaisse qu'elle pourrait bien t'emprisonner.

On la voyait traverser les villages et les hameaux, puis disparaître dans un blanc royaume de brumes hivernales.

Elle ne savait pas où elle allait. Elle savait seulement qu'elle marchait et qu'elle marcherait ainsi jusqu'au moment où il lui serait dicté de s'arrêter. Mais le lieu exact vers lequel elle se dirigeait, qui elle y rencontrerait, ce qui adviendrait d'elle ensuite, tout cela, elle l'ignorait. Elle savait seulement qu'elle marchait de son libre choix, mystérieusement guidée dans la direction qu'elle suivait...

Un après-midi de juillet, occupée à débarrasser de ses mauvaises herbes le ruisseau qui passait à travers son jardin, elle avait entendu quelqu'un l'appeler. L'appel venait de derrière les roses grimpantes entourant le portail.

« Amélia ! »

Elle n'avait vu personne.

« Amélia ! »

Elle ne connaissait pas cette voix ; elle n'en avait jamais entendu de pareille sur la terre.

« Amélia, ton nom est gravé quelque part dans l'écorce d'un pommier sauvage. »

Elle avait écouté ces paroles sans chercher à se les expliquer, de crainte d'en user le sens ou d'en diminuer la force.

« Amélia, lorsque sera venue la dernière semaine de l'Avent, si tu veux m'écouter, tu laisseras ta maison. Tu te mettras en route. Il neigera peut-être, qu'importe ! Tu iras au gré de tes pas, ils sauront te conduire, tu prendras aussi, en guise de présent, l'objet le plus précieux que tu possèdes. »

Amélia ne possédait rien de précieux. Ses colliers étaient le soleil du matin, ses bagues, les herbes entrelacées, et ses bracelets, le murmure étincelant du ruisseau. Cependant, elle chercha dans toute la maison parmi les bibelots, les souvenirs. Rien ne lui parut assez beau. Puis elle pensa que son bien le plus précieux était la petite flamme vive qui brûlait au fond de son cœur. C'était cela qu'elle offrirait.

Elle traversait à présent la haute neige de silence qui mettait de l'éloignement à son plus proche passé : ce temps d'éclosion où trop de fleurs étaient tombées de ses jeunes arbres. Déjà elle portait la blessure des échanges impossibles. Comme un fait exprès, sa jeunesse enthousiaste n'avait rencontré jusqu'ici que des êtres arides qui ne connaîtraient probablement jamais la douceur de l'eau. Mais au-delà de cette blessure, l'Attente, la merveilleuse Attente n'avait pas failli.

Arrête-toi, jeune Amélia ! Ne vois-tu pas la nuit traquée de fantômes, qui descendent sur toi ?

Amélia n'avait pas peur. Elle savait que les seuls fantômes à craindre étaient ceux qui vivent au fond de l'âme, par exemple ces pensées qui tournent sur elles-mêmes et nous enferment dans leur cercle infernal. Elle avait connu ce genre de prison. Par bonheur, il y avait toujours eu assez de lumière dans son jardin pour la ramener au jour. Et maintenant, elle marchait, serrant en elle sa douce espérance.

Retourne sur tes pas, jeune Amélia ! Voici la grande ville où tu vas te perdre...

Depuis combien de temps était-elle en route ? Elle l'avait oublié. D'ailleurs cela n'avait plus aucune importance. Elle savait seulement que c'était la nuit de Noël, car toutes les cloches carillonnaient. Des rues et des rues s'entrecroisèrent devant elle. Puis elle arriva dans une cour étroite, éclairée d'un pâle réverbère où se dressaient de vieilles façades délabrées. Son cœur se remplissait d'angoisse. Un petit garçon traversa la cour et lui dit en passant : « C'est la porte qui est devant vous. »

L'ayant ouverte, elle ne discerna tout d'abord qu'une lointaine lueur. Puis elle vit que celle-ci grandissait, se rapprochait, s'intensifiait, tandis qu'un chant confus se faisait entendre. Tout cela se rapprocha encore. C'était un chœur d'enfants qui psalmodiait.

« Tu es venue de très loin, Amélia ! »

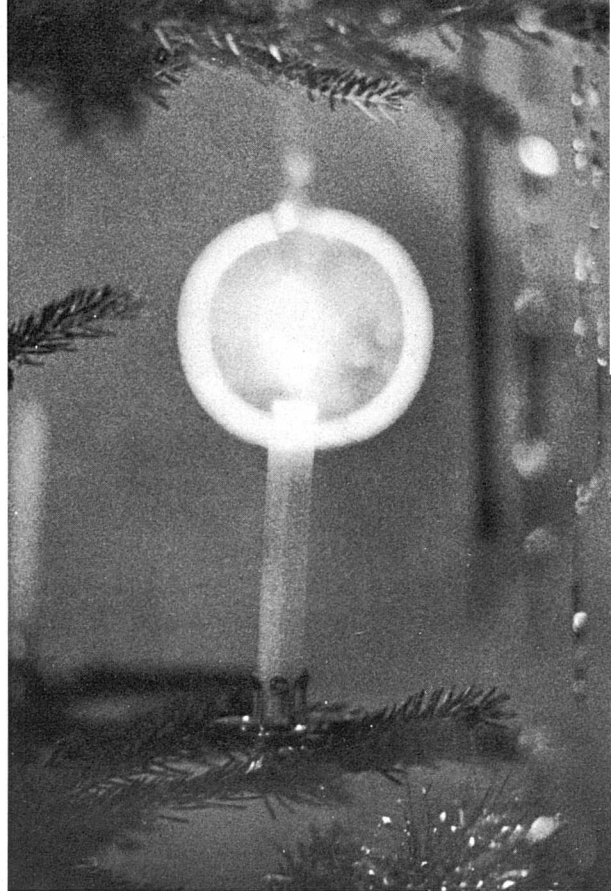
Elle reconnut par-dessus les voix enfantines la voix qui l'avait interpellée pendant l'été.

« Tu as aimé sans condition. Le temps de la grande Joie commence pour toi. »

Elle se trouva soudain sur un chemin rempli de fleurs, avec tout un concert d'oiseaux qui lui faisaient fête.

Où vas-tu, jeune Amélia ? Ne vois-tu pas la neige qui tombe ?

Elle ne voyait que le printemps et le bleu du ciel à l'infini.



T. Rich. J.

Nous avons bouclé la boucle. Je vous souhaite, à l'occasion de la trépidation des fêtes, de vous retrouver sur vos jambes et non d'avoir la tête un peu perdue par le tourbillon d'une année.

La vie actuelle est pareille à ces toboggans où l'on se sent à la fois anxieux et ravi par la griserie de la vitesse, dans un fracas de bruits.

Quelle époque folle !

Les petits papiers que j'avais écrits à l'avance ont été engloutis et Bojen Olsommer vient de téléphoner chez moi pour m'apprendre une grande nouvelle :

Alors que je croyais avoir précédé le temps, je me fais distancer par lui.

Il nous aura donc toujours à l'usure en son inexorable et lent déroulement.

Nos agitations ne sont jamais à l'épreuve des mois que des frémissements d'insectes, et pour se renouveler elles n'en ont pas moins, quelle que soit leur durée, la brièveté d'un frisson.

J'avais pris le temps de rêver en parlant de l'été au printemps, ce qui revenait à transformer le futur en une actualité présente, et il me faut bien maintenant, en parlant de l'hiver en hiver, songer à la fuite du présent et me retourner dans le vent de la course.

Douze mois comme douze heures espacées aux coups d'une cloche et qui tombent, à présent, dans le silence avant de tomber dans l'oubli.

Quand vous les entendrez, le soir de Sylvestre, essayez de vous remémorer un instant seulement de ce passé tout proche encore où vous formiez des projets d'avenir, et vous verrez que le rêve d'une année tient, parfois, en une seconde.

C'est cette seconde-là que vous prolongerez à l'infini dans votre mémoire qui peut faire que cette année, à son déclin, se distingue de la précédente ou de la suivante.

Peut-être était-ce la seconde du bonheur, peut-être celle de l'angoisse... mais qu'elle ait renfermé l'un ou l'autre, c'était la seconde de la plénitude.

Le destin de l'homme, de la naissance à la mort, tient tout entier, moins dans une existence où il y a tant de passages à vide, que dans l'éclat d'une déchirure, et c'est être déjà mort que de ne pas rester disponible à la souffrance ou à la joie.

Cette année qui s'en va, j'ai voulu la détailler mois par mois et si je l'ai fait, c'était moins pour la commodité d'un titre à des papiers que pour tenter de

différencier dans la trame de nos jours, les points d'ombre et les points de lumière.

Je ne recommencerais pas.

Les bornes qu'on se fixe, au loin, on les atteint si vite et l'on est si vite au-delà...

Janvier... décembre.

Il me semblait que cette distance il me faudrait 365 jours pour la franchir et voilà, j'ai l'impression de sortir d'un voyage durant lequel j'ai dormi trop longtemps.

Repartir ? Oui, il faut bien repartir, mais à quoi bon ce cahier où l'on griffonne des notes hâtives et que l'on retrouve à ses pieds en se réveillant au matin de toutes les nuits qu'on a subies ?

Nuits du travail, nuits de la fièvre, nuits des congrès où le jour donnait en plein au dehors sans qu'on en éprouvât la douceur en soi-même.

Nuits des bavardages inutiles, nuits des assemblées, nuits des parades... et au bout, ce paysage de neige, superposé à un paysage d'été, dans sa blancheur insolite.

Non, je ne recommencerais pas.

Je ne m'imposerais pas des tâches, mais des répit, pas des piétinements, des évasions, et ce dernier billet de l'an ce n'est déjà plus pour vous que je l'écris, c'est pour moi...

Dans l'impossibilité où je suis de m'arracher de mon travail pour prendre le temps de rêver, je fais de mon travail un rêve et de mon rêve une réalité.

Un jour mon crayon glissera de ma main, comme dans un moment de fatigue, et du dernier enchevêtrement de ces milliers de lignes que j'aurai transcrites, pour exprimer ce que je sens, je voudrais que mon index demeurât fixé sur ce mot :

Vivre.

André Marcel

Les Valaisannes

J'accompagnais un Sicilien dans un de nos villages de montagne. « Ce sont les femmes de chez nous », me dit-il, en me montrant un groupe de vieilles paysannes en robe et fichu noirs, aux visages osseux, aux rides profondes.

L'histoire du Valais se lit sur la figure et dans les habits des Valaisannes. Nos anciennes sont encore du Vieux-Pays, filles qui ont mûri tôt, fatiguées tout de suite par les nombreuses maternités, desséchées et tordues par des travaux d'homme sur les champs, dans les écuries. Elles n'ont pas connu la facilité ni la coquetterie. Elles ont vécu comme vivent encore les paysannes siciliennes.

Maintenant, toujours plus rares, elles témoignent d'un âge révolu. Leurs filles ont rejoint graduellement l'époque moderne.

Plus on descend l'échelle des âges, plus les tissus se colorent, l'allure se dégage, le visage se détend. On débouche sur une jeunesse déliée, rieuse, vêtue de clair, qui se meut à l'aise dans un nouveau monde.

Les enfants ne ressemblent plus à leurs parents. On voit des mamans à fichu noir traire les vaches comme autrefois. Mais leurs filles, pantalons blancs, chemisettes à fleurs, enfourchent le scooter tous les matins pour se rendre au bureau.

La maman au fichu noir hoche la tête. Sa fille veut voyager, étudier, peindre, apprendre la danse, jouer du piano, taper à la machine, conduire une auto. Elle n'accepte plus la réclusion à la cuisine. Rien ne l'effraie. Elle veut devenir médecin, avocat, ingénieur.

Egrenez votre chapelet, vieille maman. Priez pour ces enfants d'un nouveau siècle. Qu'au moins elles ne se lancent pas dans le cinéma !



Cette émancipation de la Valaisanne a commencé plus tard ici, plus tôt là, mais elle a gagné les plus petites vallées.

Elle y débute toujours par l'extérieur. Un dimanche, dans la masse des vieux costumes, des jupes ternes et des fichus éclate vivement une robe de catalogue, une coiffure « à la mode ». Je me rappelle la première permanente de Nendaz et la sensation qu'elle produisit. Les gamines faisaient cercle autour de Solange.

On ne s'imaginerait pas l'audace qu'il fallut aux premières pour rompre le fil des habitudes. Enfiler une robe jaune ou couper ses tresses, c'était sortir du groupe, provoquer la critique, affronter la réprobation.

Nos femmes ont eu leur époque héroïque. Mais, après la première audace, le processus de libération s'accélère pour le meilleur et pour le pire. A robe nouvelle, femme nouvelle !

En peu de temps, elle gagne une considération sociale méritée malgré un milieu humain peu féministe qui lui refuse évidemment l'égalité politique mais aussi certaines possibilités d'instruction. Dernières barrières qui ne tiendront pas toujours.

Que reste-t-il de valaisan dans cette femme à la page ? Des gestes un peu brusques, l'accent du pays, certaines aspérités de caractère qu'elle possède en commun avec nous, les hommes. Aussi cette couleur de fond à quoi l'on reconnaît un habitant de la vallée malgré les lessivages de l'éducation et de l'instruction cosmopolites.

Elle a évolué sans échapper au Valais, à la garde de ces montagnes qui nous influencent tous, qui nous empêchent de ressembler tout à fait aux autres.

Elle ne cache plus aussi sévèrement ses jambes et sa gorge, mais elle conserve son cœur de flamme et d'or. Elle demeure toujours cette meilleure moitié de nous.

J. Carruffo

Traces hivernales

Le skieur qui traverse nos montagnes peu après une chute de neige sera peut-être étonné d'y rencontrer si souvent des traces d'animaux sauvages. Certaines forêts, certains pâturages qui semblaient déserts en été révèlent soudain une vie insolite. Comment en être surpris cependant si l'on songe que la neige trahit tout ce qui s'agitait auparavant dans l'ombre, à la tombée de la nuit ou même sous le ciel étoilé. Il n'est pas de mouvements furtifs, de rondes silencieuses, de drames sanglants qui ne viennent s'imprimer dès lors infailliblement sur la surface poudreuse, prouvant ainsi la mystérieuse activité des bêtes de la forêt et dévoilant plus d'un secret dont on avait peine à soupçonner l'existence pendant la belle saison.

Tantôt ce sera la régulière foulée d'un renard en quête de souris, croisant et décroisant ses courbes harmonieuses autour des étables ou le long des clairières, tantôt les larges et inégales empreintes d'un lièvre, composant de savantes contremarches, embrouillant à l'infini ses pistes avant de regagner son gîte, ou encore les sauts menus de l'écureuil entre deux troncs d'arbre, tantôt le souple pas doublé de la martre, la trace subtile de l'hermine sur les hauts pâturages, brusquement interrompue par un orifice à peine plus gros qu'un pouce, tantôt enfin les gîtes remplis de fientes des tétras lyres près des derniers aroles ou le cheminement laborieux des lagopèdes aux flancs des arêtes neigeuses.

On peut se demander en rencontrant ces pistes innombrables où se tiennent donc les bêtes qui en sont cause et pourquoi ces dernières se montrent-elles si rarement ? Il faut reconnaître que la plupart des animaux sauvages de l'alpe savent admirablement se dérober à la vue de l'homme et échapper à son observation grâce à leur couleur protectrice qui varie pour beaucoup suivant les saisons — tel le cas frappant des lièvres variables, de l'hermine et du lagopède qui deviennent complètement blancs en hiver — grâce encore à leur grande prudence, à leur agilité, enfin à leur vue incomparable et surtout, pour certains d'entre eux, à leur flair d'une inconcevable puissance.

D'autre part, si l'écureuil, le chamois, le bouquetin et peut-être le chevreuil ont des mœurs plutôt diurnes, souvent fort matinales, n'oublions pas que les renards, les lièvres et davantage encore le blaireau, les martres et les fouines mènent au contraire une existence très cachée, ce qui rend leur observation difficile. On peut d'ailleurs affirmer que bien des espèces disparaîtraient rapidement sans ce génie de la dissimulation et cette prudence qui font d'elles d'insaisissables fantômes ! Il est bien rare, en effet, d'entrevoir plus de quelques secondes une martre





ou une fouine en liberté et peu d'observateurs, dont la patience a pourtant fourni ses preuves, pourront s'en vanter !

Ainsi, une simple chute de neige, tel un miroir fidèle, viendra révéler à l'aube maintes activités qui sans elle passeraient inaperçues et dénoncer jusqu'aux plus menus faits et gestes des hôtes de la forêt. Un campagnol, une musaraigne ne pourront s'aventurer hors de leurs trous sans aussitôt laisser les empreintes de leurs petites pattes sur la poudreuse et l'on remarquera sans peine les allées et venues des belettes, des renards et des lièvres.

Mais quels sont donc les buts de ces pérégrinations souvent fort lointaines ? L'explication en est aisée : l'hiver, la nourriture se fait rare et les bêtes qui n'ont point l'heureuse faculté de tomber en léthargie au fond d'un terrier doivent se la procurer coûte que coûte pour se maintenir en vie ! Pressées par la faim et le froid, elles chemineront durant des heures afin de surprendre leurs victimes ou de parvenir à quelques maigres touffes de végétation. La reproduction pourra aussi jouer un rôle chez les espèces dont le rut a lieu en hiver. C'est donc pour répondre à ces deux besoins primordiaux que les animaux sauvages quittent sans bruit leurs tanières et s'en vont, dans la magie des nuits hivernales, croiser mystérieusement leurs pistes et laisser sur la neige les traces de leur vie turbulente et de leurs farouches instincts.

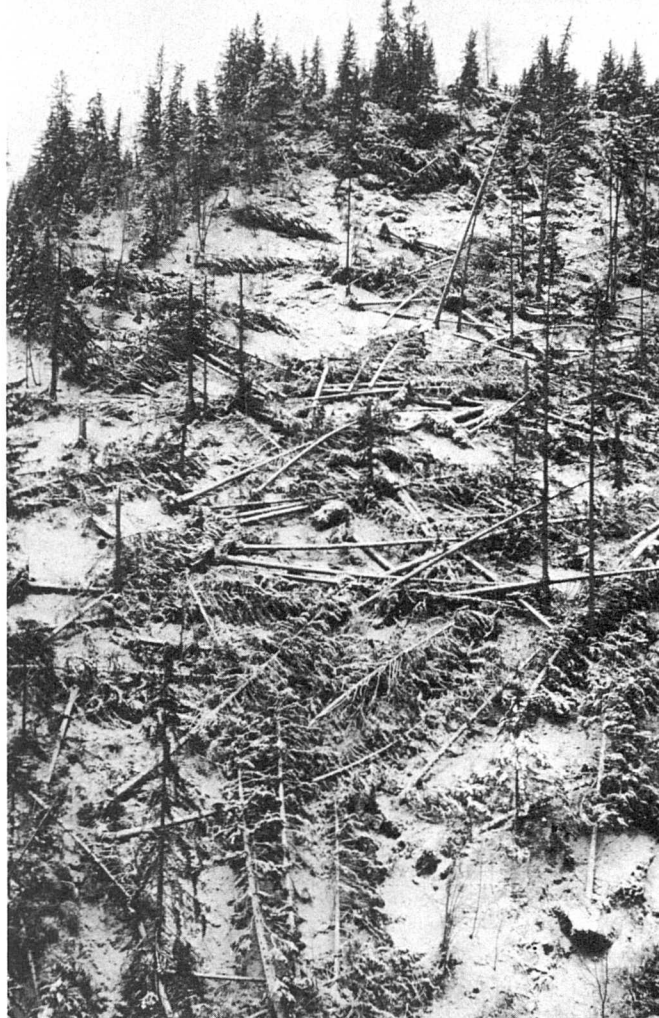
Pierre Poincaré

La martre s'est avancée à pas feutrés dans la neige fraîche



Tristesse

Pendant la nuit, le vent s'est fâché, secouant les maisons, emportant les toits, fauchant les forêts. D'où vient-il, ce vent terrible ? Du désert, du Sahara. La preuve, c'est qu'il est chaud et souvent épais de sable rouge. C'est le simoun qui arrive jusqu'aux Alpes, qui s'y heurte avec violence et tourbillonne dans les vallées. Un matin gris, un matin noir s'est levé sur Illiez, sur un pays dévasté par



l'ouragan. Les grands chalets décapités avaient répandu leur contenu dans la nature. Les grands chalets séculaires et leur si vieille odeur. Des toits crevés restaient comme des peignes. Des matelas gisaient éparpillés avec la vaisselle et tous les humbles objets du foyer. La neige en tombant a recouvert ces pauvres signes d'une intimité à jamais perdue. On ne sait ce qui se passe, mais une sourde rancune s'amasse contre les explosions des superbombes et contre un monde fou.



Le fœhn

dans
le
val d'Illicz

Quand la pression atmosphérique est basse au nord des Alpes et élevée au sud, des masses d'air se mettent en mouvement par-dessus la chaîne des Alpes pour équilibrer la pression, c'est le fœhn. Le val d'Illicz est soumis à son influence. Dans les années ordinaires, il ne cause guère de dégâts. Par exception, le 1^{er} décembre 1959, une tempête de fœhn causa des ravages importants aux forêts de la rive droite de la vallée. Le 18 avril 1962, nouvelle attaque ; sur la même rive des milliers de sapins blancs et d'épicéas furent déracinés ou brisés à mi-hauteur.

Une tempête de fœhn d'une plus grande violence encore a sévi dans toutes les Alpes suisses dans la nuit du 7 au 8 novembre 1962. Le 4 novembre déjà, le fœhn avait fait son apparition, pendant la journée du 5 il s'était maintenu, pendant celle du 6 il avait diminué sans disparaître. Le 7 à l'aube, il plongea dans les vallées du nord des Alpes avec une force croissante et atteignit son maximum dans la nuit du 7 au 8. La tempête s'étendit sur toutes les vallées au nord des Alpes, depuis le val d'Illicz jusqu'au Rheintal saint-gallois, atteignant 140 kmh. à Altdorf et 180 kmh. vers 5000 m., d'après le sondage aérologique de Payerne ; ce qui explique les ravages exceptionnels causés par la tempête.

Si le val d'Illicz a particulièrement souffert, cela tient à sa topographie : d'abord l'altitude relativement basse des montagnes qui le ferment vers le sud-ouest (col de Cou 1921 m., col de Bretolet 1923 m.), puis à l'orientation SSW-NNE de la vallée entre Champéry et Trois-torrents. La disposition de ce relief est favorable à la pénétration du vent du sud ou du sud-ouest dans la vallée. Des trois communes, c'est Val-d'Illicz qui a subi les plus gros dommages.

Ses grandes et belles maisons, abritant tous les services, si bien campées sur les pentes douces des versants, paraissaient solides. Elles comprennent un soubassement en maçonnerie contenant les caves, un étage pour les chambres, la cuisine et l'écurie,

le tout surmonté d'une vaste grange. Le toit est supporté par une grande poutre de faite (la « frêta ») soutenue par deux supports fixés sur la charpente et deux ou quatre poutres parallèles à la poutre de faite. Là-dessus reposent les chevrons qui supportent des lattes sur lesquelles reposent les bardeaux non cloués. Pour empêcher de les soulever, on place par-dessus des lattes horizontales chargées de grosses pierres.

De nombreux toits ont été emportés complètement, d'autres ont perdu leur couverture en totalité ou en partie. Rares sont les chalets qui possèdent leur toiture plus ou moins intacte. Ce fut une nuit terrifiante pour les habitants : le bruit du vent, des matériaux de construction emportés, des pierres qui tombaient des toits était effrayant. Vers le matin le vent faiblit, et alors une pluie diluvienne se mit à tomber, envahissant les appartements privés de leurs toits ou fortement endommagés.

Les dégâts aux forêts sont énormes, ce sont des dizaines et des dizaines de milliers de mètres cubes de bois qui jonchent le sol. Leur évaluation plus ou moins précise est impossible.

Les gens du pays, avec le précieux concours de la troupe et des ouvriers de l'Etat, se mirent courageusement au travail pour la remise en état des voies d'accès et la reconstruction au moins provisoire des habitations.

Dr. Ignace Manieton

Grand-mère était du pays des Dranses

Les premières fois que, tout enfant, je vis le pays des Dranses, rien ne me surprit. J'avais l'impression d'un milieu familial. Même les noms locaux avaient une sonorité connue. J'étais environné du déjà vu, du déjà entendu. J'étais trop petit pour m'interroger là-dessus. Le lac de Champex et ses environs, Chemin sous les mélèzes, le sentier du bisse conduisant du col de La Forclaz au glacier du Trient, Tête-Noire, Finhaut, le col de Fénestral, Salvan, qui m'est devenu très cher : autant d'endroits où j'étais d'emblée à l'aise, pénétré du contentement qu'on éprouve lorsqu'on revient chez soi.

Bien plus tard, j'ai compris pourquoi. Tout ce pays était le mien parce qu'il avait été celui de ma grand-mère.

Ma grand-mère était du pays des Dranses. Elle s'habillait d'une jupe noire et d'un corsage sombre, comme s'habillaient toutes les femmes d'alors passé la quarantaine. Malgré cela elle était loin de me paraître austère. Elle avait un éclat extraordinaire dans ses yeux noirs, elle avait une affection délicate dans tous les traits de son visage et son accueil faisait oublier la coupe raide et terne de son vêtement. Elle était grande. Elle se tenait très droite, et la dignité de ce maintien était accusée par ses cheveux noirs, peignés en bandeaux plats, serrés sur un visage ovale. Son teint mat était relevé par deux boucles d'oreilles en or rouge qui la rendaient plus belle encore et qui me laissent aujourd'hui le souvenir d'une femme admirable.

Dans cette vieille maison du bourg, toute en hauteur, elle habitait le premier étage. Mes parents occupaient le second. Cette répartition de l'habitat correspondait à une hiérarchie dont les nouvelles générations méconnaissent la signification. Un escalier très raide dévalait de notre appartement sur le

palier. Il était en bois jusqu'au premier étage, et de là en pierre, taillé dans le marbre de Saint-Triphon, noble et froid. Autre distinction dans l'échelle des valeurs, autre frontière entre les générations.

Notre cuisine était petite et étroite, mais celle de grand-mère était vaste. Des briques rouges, luisantes, en formaient le fond, alors que les murs étaient simplement passés à l'huile, de teinte jaunâtre. Le fourneau-potager de grand-mère était presque constamment allumé. Habitude qu'elle avait sans doute conservée de l'époque de sa jeunesse, où le feu demeurait allumé, toujours prêt à servir, toujours prêt à faire bouillir l'eau du thé pour l'hôte imprévu. En ce temps-là, toute visite était bienvenue. Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'entends le bois pétiller dans le fourneau et je vois la flamme par la petite porte en demi-lune. Quand la flamme était haute, grand-mère m'appelait au moment où je passais sur le palier, et elle faisait griller pour moi un délicieux morceau de fromage au bout d'une fourchette. Au moment des confitures, cette cuisine s'ouvrait toute grande pour mes frères et moi, et grand-mère nous donnait, tiré d'un grand sac en papier, un morceau de cassonade. Mais quelle cassonade ! blonde, mordorée, d'un goût merveilleux.

En automne, lorsqu'apparaît aujourd'hui sur notre table la première salade de « carottes » rouges de la saison, je sais que mes enfants cessent de parler et regardent, un peu moqueurs, de mon côté :

— Ça y est ! papa va faire sa remarque traditionnelle !

Il est vrai que cette salade me rappelle irrésistiblement grand-mère. C'est chez elle que j'en ai mangé pour la première fois et chaque fois que j'y reviens, je retrouve le goût des premières bouchées de mon enfance, à la table de grand-

mère. Et il en est ainsi de beaucoup de choses de peu d'importance qui pourtant perpétuent de façon presque physique la présence de l'aïeule. Il me semble à chaque instant qu'elle est là, que je vais lui parler.

Je lui fis, un jour, de la peine. Nous jouions en bande dans le jardin orné d'un jasmin aux fleurs en trompettes. Sans doute faisions-nous un bruit d'enfer, car elle vint nous gronder. Dressé sur mes petits pieds de six ou sept ans, je lui criai :

— Julie, va te faire empailler.

Une gifle me rappela à l'ordre.

Je me souviens d'une autre femme de ma petite ville natale. On l'appelait la mère Cretton. Elle tenait une petite boutique de primeurs dans une rue du bourg. Comme grand-mère, elle se tenait très droite, portait ses cheveux noirs en bandeaux de part et d'autre de la tête, parfois serrés dans un fichu rouge. Au temps des aïrelles et des myrtilles elle venait chez nous, un gros panier sur le chef, offrir ces fruits. Nous l'attendions, guettions le geste décidé et sûr qu'elle avait pour ôter le panier de dessus sa tête et le poser sur la table tout d'une pièce avec le coussinet rond qui servait de base et de capitonnage.

Si grand-mère avait ce port majestueux, je pense que, comme la mère Cretton, elle avait porté dans sa jeunesse de lourds paniers sur la tête.

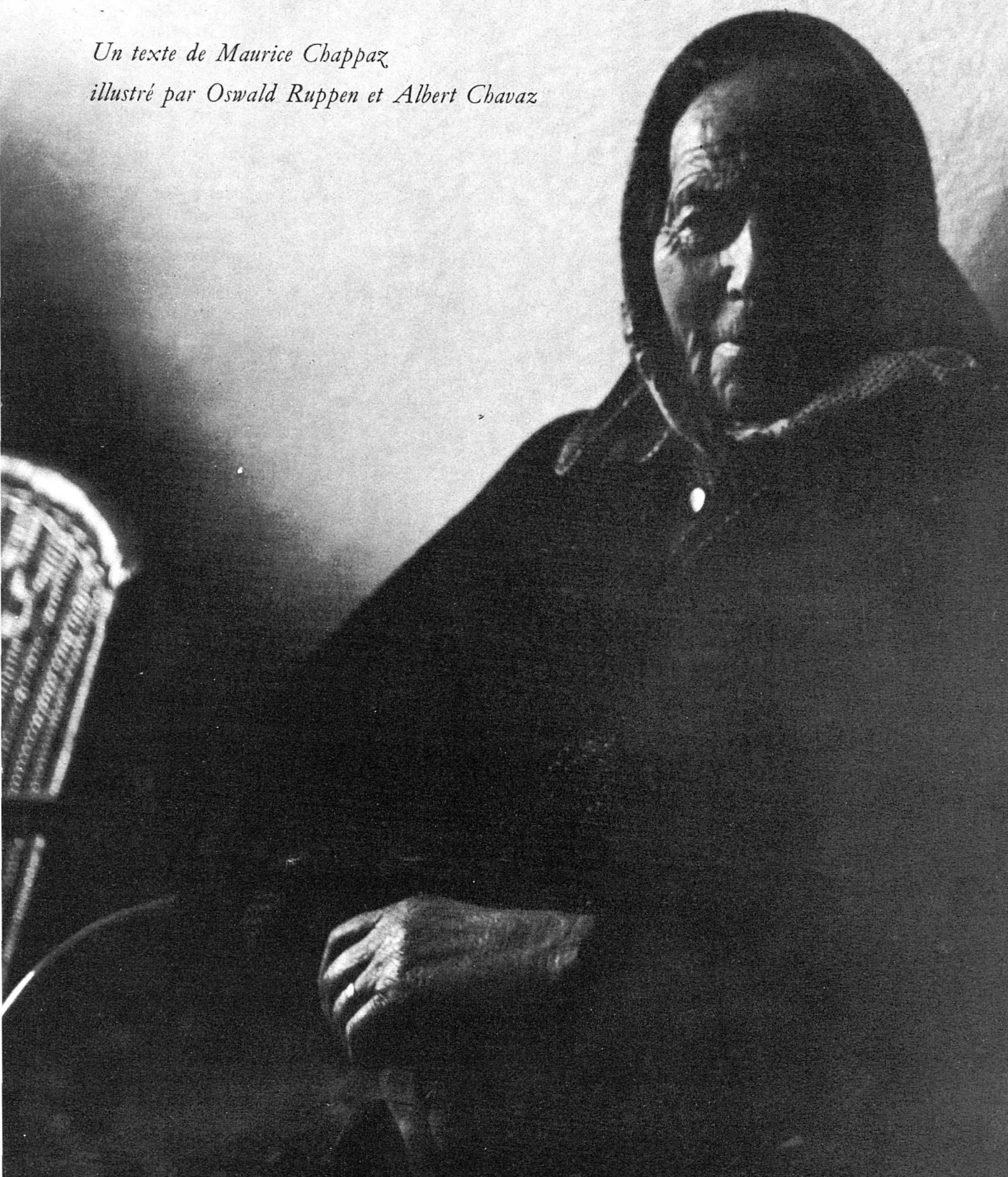
Je conserve une vieille photographie qui la montre, sur un décor de Dents-du-Midi, aux côtés de grand-père, de mon père et de leur fille, tante Aline, que je n'ai jamais connue. Grand-père a écrit ces quelques mots : « En souvenir de notre chère épouse, mère et grand-mère Julie Amiguet-Rosset, née le 25 octobre 1849. Décédée paisiblement le 6 février 1920, à 1 h. de l'après-midi. Mariage : 20 février 1877. Son époux : Félix Amiguet. »

André Amiguet.

Portrait des Valaisannes

Un texte de Maurice Chappaz

illustré par Oswald Ruppen et Albert Chavaz





La Valaisanne ? C'est la channe. Ah ! oui, il y a la femme aussi. On a presque toujours oublié de la nommer. On avait le vin comme ami.

La moitié des Valaisannes peut-être vient de percer la coque d'une société patriarcale. Elles caquettent au-dehors avec l'audace des poulettes moins timides que leurs coqs souvent sur bien des points de l'ancienne vie intime. Elles sautillent, les montagnardes. Cependant il subsiste en nous, les garçons, même si nous ne grattons plus la terre mais le papier, ce fond paysan, ce mur de silence. Il clôturait le foyer. Il nous mettait à l'aise. Il imposait à l'épouse sa grandeur et sa servitude. Nous avons alors ces Valaisannes à bustes d'évêque, raidies dans leurs châles noirs comme dans des habits liturgiques, n'abandonnant guère leur réserve, austères, dignes, vivifiées certes par une pointe de bonhomie émergeant de leur caractère bonasse et malicieux (ces deux traits indistinctibles), infiniment patientes et ne fondant pas dans

toutes les médiocrités. Quel maintien ! encore que leur panache ne soit souvent qu'une violette.

Les choses changent. Mais je sais qu'en amour les femmes de l'avenir auront autant de peines que les femmes du passé. L'Eternel féminin se moque bien du progrès ! Une Américaine plaignait une Zermattoise :

— Quels instruments pour une femme, la hache, la faux, la pioche ! Et il faut soigner le bétail, et il faut dorloter les champs de seigle. Et les enfants dans les jupes ou dans la hotte ! Et pendant ce temps, son homme le guide court les glaciers !

La Zermattoise répondit :

— Tout le monde n'a pas la gloire d'avoir un beau mari.

C'est en cela que les chattes sur le toit brûlant ont mal au pied. La féminité leur sera toujours de plus de profit que l'égalité. Les rudes paysannes des vallées ont été avec douceur et discrétion l'amie de leurs bonhommes, douloureuses et gaies, infaillibles soutiens. Il me faut bien commencer par célébrer celles qui, dans notre histoire, apparaissent comme n'en ayant pas. Ni histoire ni chronique. Elles sont les servantes, les femmes d'ombre, les cruches de silence.

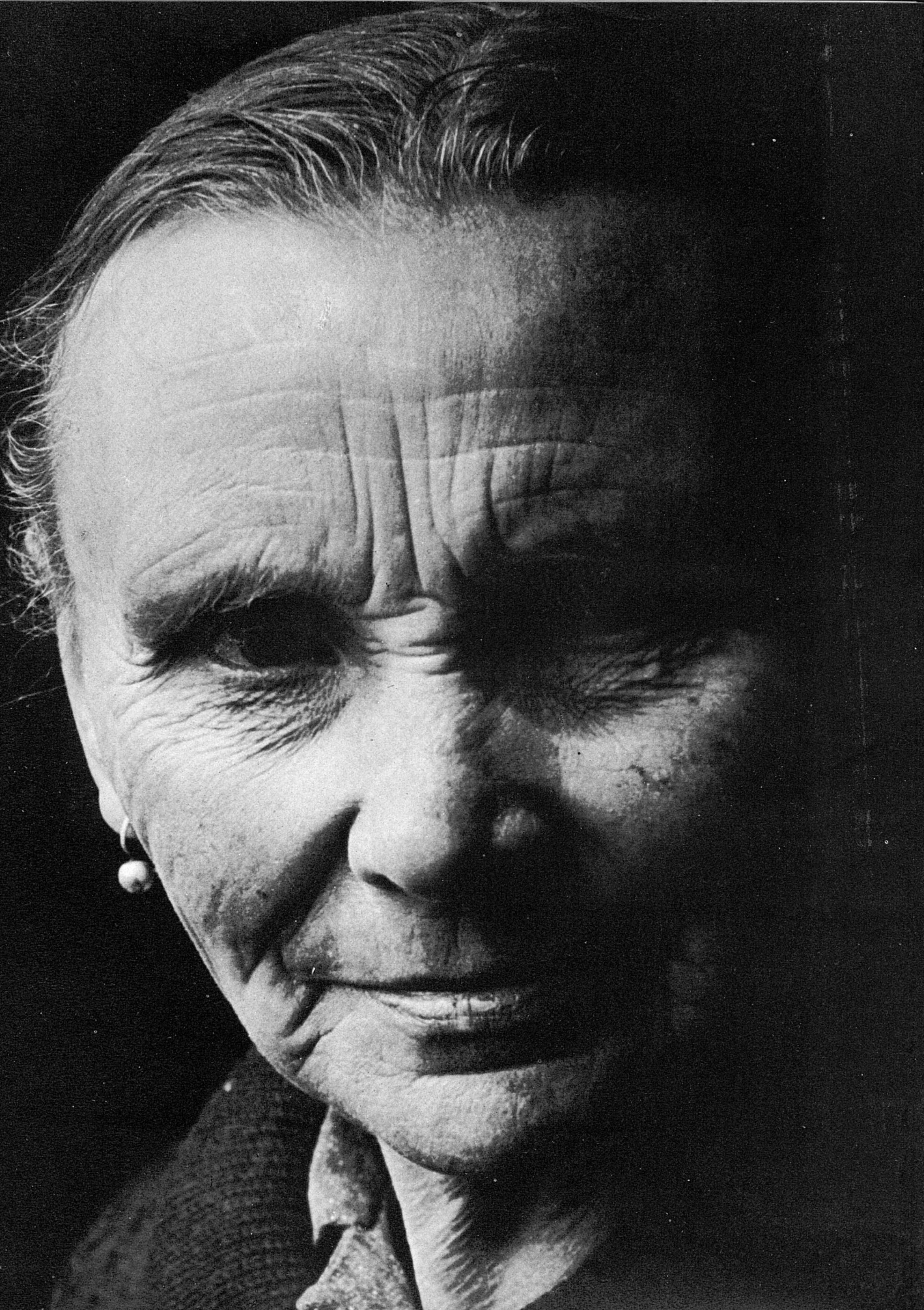
Un héros, par exemple, Supersaxo qui bataille avec Schiner ! Les deux-là luttent pour la possession du Valais comme deux reines pour un alpage. Supersaxo se découpe en gros plan avec sa barbe carrée, les coudes dans des assiettes d'or, lançant des jets de salive dans des crachoirs où la tête de son rival est sculptée. On peut voir ces crachoirs à Sion. Ils datent de la victoire de Georges sur Matthieu. On sait aussi que Supersaxo fut à son tour dépouillé, banni, emprisonné et brûlé par place, roussi dans une prison de Fribourg.

La caméra qui remonte le passé nous donnerait les images de celles dont on ne parle pas : sa femme la Marguerite et sa fille. La mère est en espérance, elle attend son vingt-quatrième enfant et la voilà qui grimpe aux forêts et franchit à pied les cols déjà enneigés avec Christine lourde aussi d'un petit. Elle a hypothéqué ses propres biens. Elle va visiter le mari. Elle se présente. Elle a graissé les gonds des portes. Elle soule les geôliers. Christine change d'habits avec son père. Ils s'embrassent, ils se fardent. La petite reste, stoïque. Puis la vieille repasse le guichet avec son vieux. Ils sautent sur des chevaux... Puis la fameuse Marguerite retourne à la tour des Rats.

Suis-je naïf ? J'ai toujours pensé que la femme en Valais était capable de ça. Elle n'est jamais perfide. C'est l'étrangère, « la dame lombarde », qui peut tromper, trahir vilainement. Une force honnête est dans le sang. Je causais avec un juge. Mis à part les malheurs des filles mères, les affaires vraiment criminelles concernant les femmes sont rarissimes. Qu'est-ce qu'on cite depuis trente ans ? Une tentative d'empoisonnement sur un type qui l'avait largement mérité et qui, après huit jours d'hôpital, infestait le bourg de M...

Les pères, en Valais, souhaitent des fils avocats, les mères des fils prêtres. Elles les ont parfois forcés à le devenir. Elles exigeaient leurs promesses, elles les





présentaient aux missionnaires de passage. Quelques-uns de mes amis ont répondu à une sommation qui leur fut adressée depuis un lit de mort, comme par un évêque. J'ai été sollicité des deux côtés. J'ai été un de ces marmots voués au blanc ou bleu, c'est-à-dire à ne porter que des habits de cette teinte jusqu'à l'âge de raison parce que c'était la teinte de la Vierge.

Ces femmes, ces épouses servantes veulent imprimer une vocation. Vous comprenez leur humilité constante ; vous touchez là leur force, leur orgueil. Elles jouent la partie de la solitude, du monde invisible, surréel, posthume. Elles ne tricheront pas. Elles comprennent aussi que socialement le pape est supérieur à l'empereur, un prêtre à un juriste. Et c'est peut-être une accointance de plus que la religion doit dominer comme elles, en robe, sans pouvoir temporel. J'ai connu un berger, comme on disait grossier comme du pain d'orge, qui faisait taire femmes et filles quand il prenait la parole en s'exclamant : « Silence au bétail ! » Qu'importe, elles le supportaient et elles le dominaient. Ce géant malotru devait venir un jour ou l'autre à Canossa. D'ailleurs les robustes paysannes mystiques acceptent tout. Les actions les plus brillantes des hommes paraissent du toc à côté de certains dévouements.

La part de la foi était bien le salaire des femmes du Valais. Mais je noterai aussi les plaisanteries de nos braves religieuses. Le juge d'Orsières recevait son compère le curé à dîner. Or Julia de Pouta Rouenna, la bonne, refusa de servir, de passer de la cuisine à la salle à manger. Elle déclara à la femme du juge :

— Non, non, il n'y a rien à faire, madame.

— Mais enfin Julia, qu'est-ce qui vous prend ?

— C'est que j'ai été me confesser.

— Et alors ?

— Et alors quand il m'a dit de réciter l'acte de contrition, j'ai dit : bijou, caillou, chou, genou...

Cette malice des soi-disant benêtes, des taupiates, coïncide fort avec le grand air de quelques-unes, des têtes à portraits qui font certes en toute conscience l'apprentissage de la mort. Mais même les statues ont besoin de rire. Et ceux qui affirment de nier brusquement : cette femme dont me parle le peintre Chavaz qui l'étudiait, plongée dans son livre de prières à l'église et qui lui jette au nez devant son chevalet : « Tout ça, c'est des bêtises ! » Ce serait la surprise du pays cet envers de l'enveloppe, ce renversement inattendu. Cependant si nous allons dans cet autre sens, nous sommes stoppés par ces athées valaisans que j'ai connus aussi et qui, eux, voulaient tous marier des croyantes.

Le Nord et le Sud, le oui et le non coexistent en nous tantôt avec violence, tantôt très sereins. La prière peut friser le blasphème. Témoin celle de cette mère d'une ribambelle d'enfants descendant accoucher à l'hôpital de Martigny. Je crois qu'elle arrivait du Mont-Chemin. Elle dévalait les contours de peur d'un retard. Elle s'arrêta pour souffler à un petit oratoire au bas de la forêt et dit simplement à la Vierge, la saluant de la main :

— Toi, ma vaurienne, si tu ne m'exauces pas !

Pas besoin de vous annoncer que cette passante était une championne de la famille. Et qu'à son heure



elle était aussi avide de Dieu qu'un chien de viande. La grossièreté et la finesse chez nous ne font qu'un. Vous pourriez aussi écouter tout un après-midi de petites bergères le long des talus au-dessus d'un torrent parlementer avec leurs chèvres en les vousoyant. Il arrive donc qu'elles tutoient les saintes, qu'elles vousoient les bêtes !

— Allons, la Blanche, revenez, vous ne voyez pas que vous êtes sur Justine du facteur ?

Les femmes du Valais sont sorties de ces mères, de ces petites filles. Elles n'en sont heureusement peut-être pas si loin. Je les cherche. A mon idée elles gardent beaucoup de « cante jondo », de chant profond mais à l'état latent, inexprimé. On sait que dans ce chant du sud de l'Espagne, les mots eux-mêmes sont des gitans, l'âme doit venir à la bouche dans un cri, dans un ahi ! Pour l'aider à la faire venir, à l'expirer, les assistants dansent et battent des mains. Rien de tel dans nos ruelles ! Mais il y a pourtant un chant des femmes que nos oreilles n'entendent pas. On surprend une qualité de silence, on tire un cri en négatif. Quand je croise, peut-être pas vous les violentes jeunes filles mais certaines veuves noires ou femmes seules de nos villages, elle éclate visible dans l'air l'onde secrète, stridente, de la passion retenue. L'exception ou le grand crime pourrait jaillir. Si les





extrêmes paraissent rarement, ils se sentent toujours. Les femmes telles que je les ai rencontrées calculent moins leurs intérêts, sont disponibles à cet appel de l'âme pour le bien ou pour le mal, d'un coup, sans regret, soutenant jusqu'au bout les notes déchirantes de leur grégorien, de leur flamenco intérieur.

La vie intime demeurera voilée à cause du chant profond.

Voici à la petite cure de Mase, disons, le curé qui confesse ses paroissiennes et l'une des fidèles de la prière du soir, peut-être jeune, peut-être vieille, lui dit : « Mon père, je ne peux plus dire mon chapelet, le Pater et les Ave s'arrêtent, je perds les mots chaque fois que je commence... » La mécanique de la prière, elle, elle l'a bien reçue, bien renouvelée. C'était

sa musique, sa respiration d'existence. Le curé m'a dit qu'il avait compris soudain qu'elle venait d'entrer dans la nuit obscure. Plus de bavardage, plus d'images, la moelle noire du sens, du chant...

J'aime cette histoire parce que je me dis à ma honte et à ma joie de poète : les vrais mystiques ne sont pas si rares, ils n'existent pas que dans les livres. Il s'en trouve peut-être un dans chaque deux ou trois villages du Valais. Cette pensée me soutient. Et il y a des femmes comme des étoiles.

Et cette religieuse que j'ai connue, cette mère derrière les grilles, palpitante comme un poisson dans une demi-flaque d'eau, dont la souffrance était une joie et qui à trois jours de voyage de notre vallée rêvait chaque nuit du pays : le Rhône, les mon-



tagnes, la plaine lui apparaissaient. Ils lui apparaissaient tout neufs, limpides, couverts de rosée, si transparents, si printaniers, comme écorchés de frais.

— Oui, oui, déjà le sel de la résurrection...

Cette mère, c'est son amour lointain qui conserve notre pays.

Mais voici les visages noircis. Je crois que les criminels accomplissent malgré tout, de quelque façon détournée, la volonté de Dieu. Quand ils y mettent de l'absolu, ils imposent un certain respect étrange. Sont-ils les victimes du Créateur ? Oui et non. Le grand et unique crime féminin de mon époque et de ma région, je l'ai connu dans les bureaux de mon père qui était avocat et fut un temps rapporteur du tribunal. J'étais collégien. Les romans policiers me passionnaient moins que la lecture des dossiers de l'étude. Je m'y enfermais pendant les absences, le soir ;

et même parfois je me relevais la nuit. J'entrais en plein dans les contestations, les interrogatoires, les citations de témoins et je tripotais ainsi de la chair vivante.

Je tombais sur la relation du meurtre du pont du Rhône à Massongex : un fait divers trivial et diabolique joué à minuit, comprenant l'amant, le mari et la femme. Le mari empoigné par l'amant fut balancé dans l'eau mais il parvint à se raccrocher aux barres de fer du pont. La femme alors lui écrasa les doigts à coups de talons. Ils furent pris, avouèrent et promirent de se marier à la sortie de prison.

(A notre grand regret, nous avons dû écarter ici du texte de Maurice Chappaz quelques lignes d'une crudité sans doute splendide mais risquant d'offusquer certains lecteurs : n'oublions pas que ceux-ci sont de tous les milieux et de tous les âges !)

Quels métiers pratiquent-elles les Valaisannes, à part paysannes, à part ménagères ? Les fabriques, les magasins, les bureaux endiguent le fleuve des jeunes filles. A part...

*celles qui debout tricotent un bas dans un pré
près du muffle soufflant du taureau
qu'elles surveillent pour qu'il mange bien.*

Ces sœurs-là, nous les perdons. Elles incarnent encore le pays pour dix ans, pas pour mille ans. Les métiers qui marquent le plus nos femmes en attendant, ce serait celui au beau nom, sage-femme peut-être. Je me souviens de la luronne à la vigueur avenante, à l'ombre d'une moustache sur les lèvres, dont on ne désignait le mari que comme « le mari de madame la sage-femme » et qui me montrait la foule sur le parvis de l'église en déclarant après la grand-messe : « Je les ai tous sortis. » Et puis les servantes de curé, les régentes, les sommelières composent la cohorte de celles qui ont du caractère, du nerf, de la verve, du cœur et du corsage. Elles ne font pas mentir la race. Celle-ci répondait quand on tirait la sonnette de la cure : « Mon mari est sorti ! » Elle avait le double de l'âge canonique, était une très honnête et très brave sorcière au nez recourbé de quatre-vingts ans qui accomplissait dans les hôtels du voisinage de menues besognes de couture et de lessive pour augmenter le petit bénéfice de son maître resté très pauvre. « Mon mari est sorti ! » Le curé chaque printemps quittait la cure pour aller voir les cerisiers en fleurs dans la plaine. Sinon, il était toujours là. Adieu Marie !

Chacun s'accorde aussi à juger les régentes sept fois plus dévouées que les régents accaparés par leurs cafés, leurs problèmes politiques et leurs services militaires. Les petits garçons sont amoureux des jeunes régentes et puis plus tard, naïfs et sauvages, ils le sont longtemps des sommelières. Celles-là ils les courtiseront même dans leur vieillesse. Ils humeront leurs pollens, leurs pistils par-dessus un verre de vin. Elles sont les dernières à porter le costume, le fichu de soie et la pesante jupe de velours plissée comme un harmonica qu'elles taillent et raccourcissent à la





façon demoiselle. Le simple uniforme noir leur sied bien aussi et ce petit tablier maçonnerie blanc qui leur tombe sur le ventre avec la bourse est rigolo. Elles courent, aimables, serviables, sur les parquets comme sur un pont de danse. Elles se hâtent toujours et elles trouvent le moyen d'inventer du charme et même parfois de la compassion pour les buveurs.

— Deux décis, mademoiselle !

— Une pichollette, mam'zelle !

Et les voilà qui surviennent plus parfaites que les épouses avec le sourire léger et le nectar désiré. Elles sont notre conte de fées bon marché et quotidien. Une série de johannis ou une bleue. Puis l'on rentre dévorer avec du retard notre plat familial.

Entre parenthèses je vous fiche mon billet qu'elles ne savent pas faire beaucoup de cuisine.

— Qui elles ?

— Toutes nos dames et nos demoiselles.

— Curieux que les Valaisannes n'aient rien trouvé ni expérimenté...

— Les ressources du pays ont toujours été des mets crus, bruts, nets, déjà exquis et en tous cas très simples, arrosés d'un verre de vin.

— Les grands cuisiniers étaient les curés.

— Ils avaient le temps. Ils ont préparé aussi les Valaisannes mais ne leur ont pas enseigné la gourmandise qui est un art de vieux garçons à l'aise. Ils les voulaient simplettes en civilisation.

— Je me rappelle quand ils tonnaient contre les bas bleus des pucelles !

— Ça complique, d'être paysannes et cuisinières.

— On se contenterait du premier luxe d'ailleurs d'avoir du vrai miel, de vrais porcs, du vrai fromage.

— Et de vraies femmes.

Enfin les curés changent et les filles changent. J'ai assisté à l'occasion des Fêtes du Rhône au rendez-vous de toutes les villes à un concours de beauté et de féminité, non d'un club de dames mais d'une race, non de quelques actrices mais de toutes les tribus de la Furka aux pays plats, de notre source à la mer. Les cortèges déambulaient sur les places pour danser ou chanter. Oh ! oh ! cette bande qui proclamait, murmurait en se donnant la main :

*Personne ne parle
de la ville de Grenoble...*

Et on ne lui parlait pas. Il n'y en avait que pour nous ! Non, on lui parlait ! Les grands étendards claquaient au vent ou s'accrochaient jusqu'aux murs gris des vignes qui entourent Sierre. On tirait du fusil. On avait dressé des estrades et des cantines. Le vin pétillait pour juger de la beauté des femmes. Par toute notre ville la guirlande de leurs corps ; par toutes nos rues et impasses l'éclat de leurs yeux. J'admirais, je restais béat, je buvais aussi, je ne pouvais pas parler, de bonheur. Et je me rappelle bien, la beauté de certaines régions rosissait, pâlisait, mais même les vieillards étaient ragaillardis, rajeunis par celles du Haut-Rhône, dans leur cœur et à la fourche de leurs jambes.

Chaque cité du Rhône portait son costume, ce qui faisait que l'on ne distinguait pas les individus



tout de suite mais, comme des bouquets, d'abord le groupe, la masse, la race. Quelle force et quel arôme émanaient des nôtres ! Et autant des vieilles de Sion qu'on surnomme la malvoisie flétrie. Elles se tenaient glorieusement droites. Hors de la lourde robe comme une écorce sombre combinée avec des soies légères et bariolées, je m'amusais avec passion à parcourir tous les visages, attraper, suivre tous les gestes. Je prenais leurs œillades, leurs sourires. Pas des lingères mais des guerrières ces femmes de l'Alpe, habituées, dressées aux sports paysans, aux outils. Elles ressemblaient quasiment à de jeunes recrues pleines de pudeur. Elles avaient des joues de gelée d'aurore, des yeux de quartz bleu ou de très noire douceur. Elles ne savaient aussi bien que les autres ni chanter, ni danser mais marcher. Leur pas lent, montagnard avait une ligne de majesté et elles se taisaient sans coquetterie.

Oui, elles n'avaient ni le piquant des Cannoises, ni la fougue à la danse des Savoyardes, et elles ne surpassaient pas en beauté pure les nobles couturières et ouvrières d'Arles et d'Avignon qui étaient extraor-





dinaires dans leurs robes de cendre d'argent, de velours rose fané et qui, avec leurs chignons noirs et leurs cous blancs, avaient des ports de tête comme n'osent pas en avoir les reines. Mais chez nous tout était dit par une certaine puissance et une certaine transparence. J'avais été troublé parfois comme un malade par certaines, des marines (des putains de Marseille ?) ; je retrouve leur langueur, leur être : œil pourriture et saveur d'œillet. Vous avez débouché sur la civilisation ; avec les Valaisannes vous reveniez aux sources. Vous passiez de l'impératrice provençale à la vierge primitive, à celle dont la qualité de vie renferme tout sans dissocier : la sexualité, la prière, l'énergie, l'esthétique. A peu près beauté pure d'une part et santé pure d'autre part.

Quels étaient leurs traits, leurs types à ces « femelles », comme on dit en patois ? C'étaient la petite chevette des rochers à tresses noires, l'élancée, la robuste biche à chevelure blonde et aux yeux bruns, contraste magnifié encore par une peau dorée, celles-

là et celles-ci qui sont bâties comme des tours, lentes, paisibles, avec une couronne en guise de coiffe. Je montais à la trace de nos vallées en les observant.

Belles, belles, il faut vivre avec elles. Il faut les regarder avec une figure religieuse, leur faire des enfants, manger du pain et du fromage et leur dire : « Passe-moi la channe ! » Elles ne se sauveront pas à Paris.

Paris est le rêve des femmes et des écrivains, femmes souvent par la sensibilité. Les écrivains valaisans n'ont pas encore perdu leur pucelage. Je pense à nous à l'écart du monde en vous mimant d'après nature le voyage d'une provinciale.

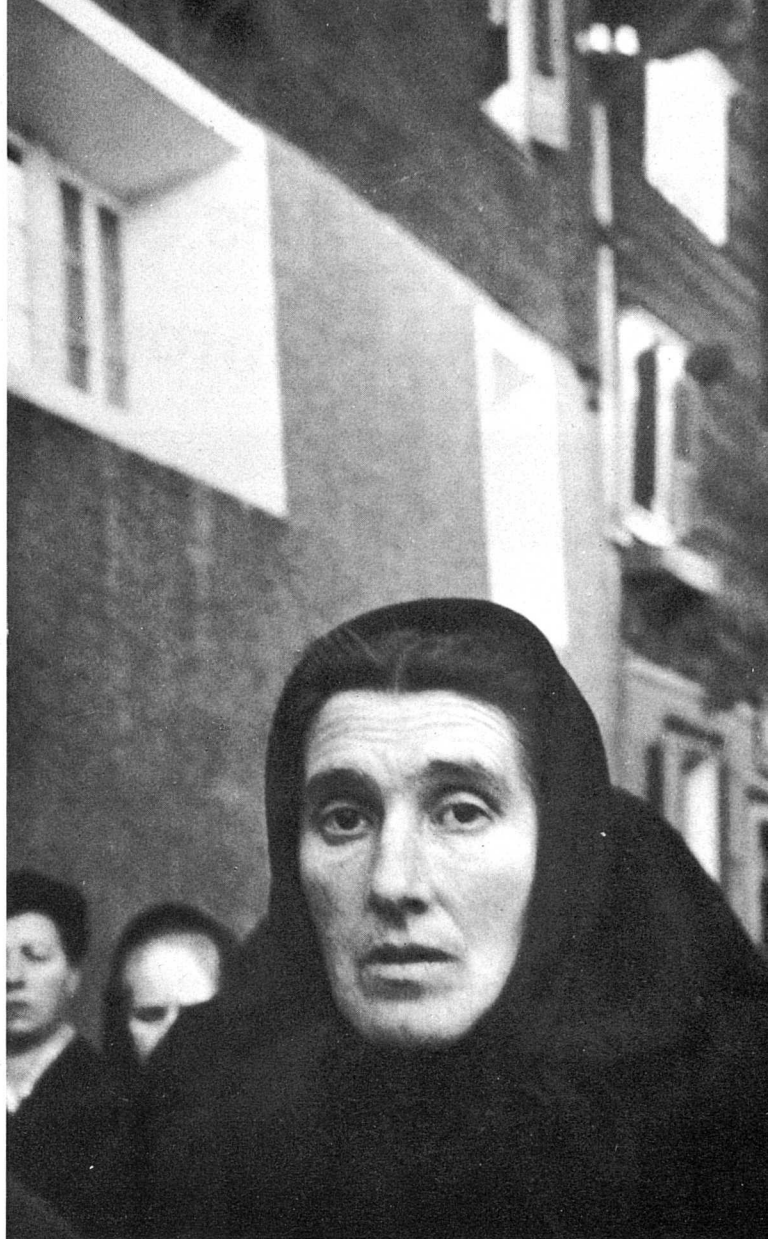
— Alors raconte, quand tu es arrivée ?

— J'ai débarqué à la gare de Lyon. To, à six heures du matin, il y avait plein de monde ! Est-ce que c'était l'heure de la grand-messe là-bas ?

— Et puis qu'as-tu vu de beau ?

— J'ai rien pu voir, il y avait toujours des maisons devant.





— Et quand l'agent de police t'a demandé où tu habitais, qu'as-tu dit ?

— J'ai répondu : j'habite près de chez Hercule Carron, le grand marchand de veaux de Villette.

Et notre voyageuse concluait :

— Moi, si vous me mettez dans une grande ville avec juste dix centimes dans la sacoche, je suis capable de rester pure.

Celui qui écoute ces naïves ne s'aperçoit pas toujours de leur ironie. On les dit plutôt ribaudes à l'extérieur du pays. Enfin je les vois comme les femmes fortes de l'Evangile et de la nature. Je les saluerai d'un dernier éloge vécu. J'ai connu une famille de hobereaux valaisans dont la lignée se terminait par des femmes, des sœurs qui vivaient dans un charmant castel, avec cave, écurie et grange, environné de gras et tendres vergers. Elles avaient leur chapelle,

elles lisaient, elles trayaient, elles fauchaient, elles piochaient la vigne, elles maintenaient toute la terre elles-mêmes, de leurs propres mains, avec noblesse, debout à quatre heures du matin, dès le chant du coq. Et Mgr Biéler, le coriace évêque de Sion, remarquait : « Il y a un seul homme dans le district de Sierre, c'est Adèle de Preux. »

Adressé à l'une, si ce compliment s'appliquait à beaucoup ? Bonjour les Valaisans, au revoir les Valaisannes ! Je vous lance encore votre image dans les paroles d'une ronde enfantine :

*Une poule sur un mur
Qui picote du pain dur...*

Maurice Chappaz

HIVER

PRINTEMPS

ÉTÉ

AUTOMNE

EN TOUTES SAISONS

VALAIS

WALLIS

VALAIS

WALLIS

FRÜHLING

SOMMER

HERBST

WINTER

LE PAYS DES VACANCES
DAS LAND DER FERIE

Mädchen an der Rhone

Bang sind sie in glanzheitern Frühlingsnächten am Fenster gestanden. Von draussen wehte ihnen die zunehmende Kühle entgegen, blitzte über die nackten Arme hin, griff ans junge Herz. Aengstlich pochte es für die zarten Obstblüten. Doch es kam nicht zur Froststille. Die Winde hetzten den weissen Tod in die Berge zurück, ehe er sich lautlos und grimmig in das die ganze Talbreite erfüllende Blühen verbeissen konnte wie im verflossenen Jahr. Und als nach einer noch langanhaltenden Zeit der Prüfung und Ungewissheit im Schirm des Kelches die Frucht sich zu bilden und runden begann, atmeten die Mädchen an der Rhone auf und erfreuten sich mit Eltern und Brüdern und der ganzen Dorfschaft des gewonnenen Glücks.

Denn jedes Jahr ist es das gleiche Wagen und kann als grosser Glücksgewinn gewertet und gepriesen werden für die Leute diesseits und jenseits der Wuhrungen der Rhone, wenn ihre Obstbäume keinen Schaden genommen haben. Sie haben keine zwei Eisen im Feuer, diese Leute. Bei ihnen steht keine Kuh im Stall, die sich auch nach Frostnächten noch melken lässt. Für sie hebt sich keine Wintersaat, die dem Reife trotzt. Den Frauen und Töchtern ist es nicht vergönnt, sich an einen Webstuhl zu setzen oder in die Fabrik zu laufen, wenn Misswachs droht und weder auf dem eigenen schmalen Grund und Boden noch auf den grossen Domänen kapitalkräftiger Obst- und Rebbaugesellschaften Jäterinnen, Aufbinderinnen und Pflückerinnen benötigt werden. Ihres Daseins Sinn und Freude, ihres Lebens Grundlage, ihr letzter Sparbatzen liegt im eigenen Obstgarten und in seinen Unterkulturen, hängt überdies vom Taglohn ab, der sich auf fremden Grundstücken dazu verdienen lässt. Doch Anfang und Ende ist der Obstsegen selbst. Ja, das vom weissen Tod, vom unbarmherzigen Frost immer wieder gefährdete Obst ist lebenswichtig geworden für den ganzen Landstrich, für dieses aus einer ehemaligen Wildnis erschaufene Obstparadies.

Eine Obstparadies trotz allem, ein Obstparadies, dessen Schöpfungsgeschichte solange nicht fertig geschrieben sein wird, solange die Rhone, aus ihrer vergletscherten Riesenheimat kommend, durch den tiefen Taltrog westwärts zieht und Blut durch Menschenadern fliesst.

Als erstes Gemeinschaftswerk galt es, dass die Männer sich verständigten, um den Gigant des Rhonetales, den Schicksalsstrom, in Fesseln zu legen und zu dämmen. Damit wurde das Land vor den früher periodisch wiederkehrenden Ueberschwemmungen und Verheerungen bewahrt, soweit dies im menschlichen Machtbereich liegt.

Die zweite Grosstat bestand sodann in der Trockenlegung der Talsohle, die man der nun eingedämmten Rhone abgetrotzt hat. Von Moränen und Wasserläufen war sie durchzogen, trug Buschwerk und Röhricht, zeugte Sumpffieber und Schwermut. Erst nach der Anlage eines ganzen Netzes von Entsumpfungskanälen konnte das Oedland von noch zögernden und misstrauischen Eingesessenen und unternehmungslustigen Zugewanderten in Kulturboden umgewandelt werden.

Die also trocken gelegte, tief umgegrabene und ausgeglichene Erde mit Gletscher- und Grundwasser zu berieseln und zu beregnen, war in diesem regenarmen und steinreichen Land der gemeinsamen guten Dinge drittes. Nur so liess sich diese in ihrer Zusammensetzung aus Sand und Kies an sich schon hitzige, von der sengenden Sonne und vom Tal- und Bergwind wie eine Steppe ausgedörrte Erde kühlen und fruchtbar gestalten.

Nun konnten die Pflanzfrüchte Mutes mit ihren Sippen ans Werk gehen. Und es blieb nicht in den Anfängen stecken. Mit aller Hartnäckigkeit und Ausdauer wurden Obstbäume gepflanzt, jeden Herbst und jeden Frühling Obstbäume gepflanzt, hundert und aberhundert, tausend und abertausend, eine Million und noch die zweite und dritte Million Obstbäume. Zwischen den Obstbaumzeilen aber blieb Raum und Licht für Spargelanlagen, Beerenkulturen und Gemüsebeete.

Und nach vielen Opfern und Entbehrungen, nach Jahren der Geduld und des Glaubens setzte der Erfolg ein. Ein schwankender Erfolg allerdings, bedingt von hundert Dingen, von Sonne und Erde und Wind, von Frostgefahr, Ungeziefer, Baumsterben, Importkonkurrenz und Preiszerfall. Aber immerhin ein Erfolg, ein Riesenerfolg schliesslich, der in einem einzigen guten Jahre die Rekordernte von über vierunddreissig Millionen Kilogramm Aprikosen, Aepfel und Birnen ergeben hat, abgesehen von den Erträgen an Spargeln, Erdbeeren und Gemüse. Noch wird sich der Segen vervielfältigen, wenn auch die stetig zunehmenden Neupflanzungen unter guten Sternen ins Blühen kommen und Frucht ansetzen werden.

Durch dieses Obstparadies ziehen die Mädchen vom Frühling bis in den Herbst hinein, von der Reifzeit in die Reifezeit. Demütig und arbeitsam wie Ruth, die Magd, die biblische, sind sie der Erde ergeben. Und über ihre Seelen gehen Freud und Leid der Jugend, geht die Sommersonnwende und Schicksalszeit wie bei der Urmutter Eva unter dem ersten Apfelbaum.

Sobald die Sonne der Erde winterlangen Kraftstau entzaubert und frei gibt und in alle Poren schießen lässt, geht das Spargelstechen an. Jeden Morgen und jeden Abend schreiten da die Mädchen die schnurgeraden Erdwälle auf und nieder und bücken sich nach den saftigen Pfeifen der trieb samen Spargelstöcke. Später verteilen sie sich mit den zeitweise von den Hack- und Spritzarbeiten frei werdenden Männern und Burschen in das Pflücken der Kirschen und Erdbeeren. Kommt dann der Hochsommer, mit dessen Beginn die Spargelzeit allmählich verrinnt und die nunmehr ungebrochen bleibenden Pfeifen sich stengeln und verästeln und in ein schleierhaft luftiges Kraut auswachsen, das die Gebreiten wie grüne, vom Winde beunruhigte Wolken deckt, beginnen die Aprikosen goldig und verlockend im Laub zu funkeln und drangvolle Wochen anzuzeigen. Und rasch reift nun unter dem ewig blauen Himmel, an der Glut der Sonne die Frucht des Südens.

Vor allem obliegt den Mädchen das Sichten und Verpacken der Früchte, die ihnen von braungliedrigen, behenden, lachenden Pflückern zugetragen werden. Auf Güte und Grösse geprüft, gleiten die samtigen Früchte durch flinke Mädchenhände in Kistchen und Spankörbchen aus seidig schimmerndem Pappelholz, wie es im Wallis an Strassenrändern, Flussdämmen und in Auwäldern selbst heranwächst und von den Einheimischen verarbeitet wird. Trotz aller der Lese- und Sortierarbeit zu zollenden Aufmerksamkeit ergibt sich Blick und Gegenblick, Ruf und Gegenruf, ein kurzes Frage- und Antwortspiel zwischen Mädchen und Pflückern. Und als des Tages Ausklang, als der kleinen, während der Arbeit ausgestreuten Worte bündige Wiederholung kommt es wohl auch zu einem Zwiegespräch im Zwielicht. Doch des Sommers erste grosse Pause tritt erst ein, nachdem das Blatt am Baum sich längst der Erde zugewendet hat und Tag um Tag über hundert, mit reifen Früchten beladene Eisenbahnwagen auf den nach allen Schweizer Städten und auch ins Ausland führenden Schienensträngen oder im Strassenverkehr auf Lastwagen davongerollt sind.

Dann aber rüsten sie in den Dörfern an der Rhone zur Kirmes, bei der sich alle efinden, die seit den nun schon fernen Frühlingstagen jede Lust mit Arbeit gestillt haben. Ungezwungen treten die Mädchen zum Reigen an, die Adrienne und Marie-Madeleine, die Jeanne und die Julienne, die Isaline und andere mehr. In zierlichem Aufzug sind sie gekommen, in strahlender Heiterkeit und bescheidener Anmut. Einzeln und in Gruppen bilden sie ein Augenfest, ein beückendes. Sie sind nicht zugeknöpft wie ihre Schwestern vom Bergdorf. Es weht mehr Freiheit um ihr Wesen. Sie haben keinen Trachtenhut aufzusetzen, der ein Zeitrind kostet, tragen keine Tändelschürze, um darunter die verlegenen Hände zu verstecken, sind nicht in hundert schwere Falten eingeschlagen. Schlank und rank, den fröhlichen Fleiss der Woche nicht verleugnend, die Augen frisch und



glitzernd wie Tauperlen im Gras, treten sie in den Ring der Feiernden, atmen tief, atmen beglückt, lassen sich zutrinken und nippen selbst vom Wein, dem Blut der Erde.

Und wo ist der Tadelgern, der ihnen dies und ihres Wesens freie, frohe Art verbieten möchte? Mag die Welt auch durch und durch verfälscht und vergiftet sein, die Mädchen an der Rhone steckt sie nicht an. Ihre Tugenden sterben nicht an einem einzigen Tage ab. Wohl wohnen sie am Strom der Unruhe und Sehnsucht, wohnen an der Heerstrasse, an der Bahnlinie, die nach Paris und in alle Welt führen, wohnen in einer Landschaft, die von grossen Dichtern und Denkern in verlockenden Worten mit der Provence und sogar mit Spanien verglichen wird. Die Mädchen an der Rhone ficht das nicht an. Sie bleiben sich selber treu. Sie haben jene innere Bindung zur Erde nicht verloren, die andere erst wiederfinden, wenn man sie als Leichen und tote Hüllen in ihre Kühle hineinsenkt. Und ohne dass sie sich — übrigens so wenig als andere — dafür rösten liessen, ist Religion bei ihnen mehr als Tradition und Macht der Gewohnheit.

Doch heute ist Kirmes; heute erinnert Ruth, die Magd, die biblische, sich der Urmutter Eva; heute blüht die Freiheit auf jedem Baum.

Und soll für alle blühen in vielen Rätseln und Dingen des Lebens, in Geheimnissen und Wandlungen der Liebe. Auch für jene, welche sich in kindlichem Ahnen und schüchternem Empfinden an das Fest heranwagen, als trippelten sie um einen Weiher, vor dessen Strand und Tiefe man sich hüte. Unversehens aber streckt eine Hand sich aus und zieht die Zögernde hinein in die Wogen der Freude, darin unterzutauchen, sie sich plötzlich nicht mehr sträuben, als

wären Fesseln lautlos gefallen. Auch ihnen waren in all den Wochen der Aprikosenernte die Beschwerden reichlich zugemessen, die Freuden beschnitten. Nun mögen sie ebenfalls vor Vergnügen zittern und jauchzen und wie Falter flügeln, bis die Nacht sich salbeiblaue zwischen den Bergen niedersenkt und in ihrem warmen Schoss bereits den neuen Werktag austrägt. Denn Feste können nicht fortdauern.

Nach kurzem Traum und staunendem Erwachen sind die Mädchen an der Rhone schon wieder unterwegs zur Arbeit. Denn kaum ist die Aprikosenzeit vorbei, reifen andere Früchte nach, honigseimtriefende Zwetschgen, süsse und saftige Birnen und Aepfel die Menge, aber auch die funkelnden Tomaten.

Die Macht der Fülle lässt niemand müssig gehen. Es gilt die Zeit zu nützen im zunehmenden Freudenschein des Herbstes. Niemand wünscht sich von der Arbeit befreit. Nur die Zeitlosen feiern. Im sonnigen Lächeln der Mädchen spiegelt sich die Lust zur Betätigung. Der Umgang mit prangenden Früchten hinterlässt keinen Abdruck von Schwermut, mag auch die Erde am Morgen allmählich herbstlich säuerlich riechen.

So schwinden die Tage des Fleisses dahin, bis die letzte Frucht gebrochen ist und an diesem und jenem Mädchen selbst das Gesetz und Wunder der Reife sich vollzieht.

Andreas Fein

FEMMES D'ICI

Odile Mage

Germaine Luyet

Dès son plus jeune âge, elle sut que sa vocation était la peinture. Les jeux qui d'habitude réjouissent les petites filles ne l'attiraient guère, et souvent, alors que poupées et poussettes s'étaient dans l'herbe des mayens au milieu des bavardages enfantins, elle se mettait à dessiner, oubliant son entourage, ainsi que le moment présent. Une seule chose la préoccupait : reproduire les images qui se projetaient dans son esprit au gré de ses rêves.

De la route qui surplombait le chalet de ses grands-parents, on la voyait, la tête penchée sur son cahier, solitaire au milieu de tous et poursuivant avec acharnement de fugitives impressions. Il nous arrivait aussi de la rencontrer dans les parages. Ses yeux noirs perçants nous paraissaient insaisissables, regardant presque toujours ailleurs, vers des choses que personne ne voyait.

Mais nul ne peut dire ce qu'un jeune talent deviendra par la suite, ni la direction qu'il prendra. Il se forge au fur et à mesure que la personnalité se précise et selon les circonstances de la vie. Ce qui actuellement s'affirme avec le plus de netteté dans l'œuvre de Germaine Luyet, ce n'est plus spécifiquement le rêve (celui-ci fait partie d'une réalité essentiellement mystique), mais un sens psychologique profond des êtres et des choses. Ceci ne signifie pas que le rêve en soit exclu, il plane à l'arrière-plan à travers des tons très particuliers et des transpositions de lignes des plus inattendues. Cependant l'objet reste l'objet. Peinture essentiellement humaine, en ce sens qu'elle se conforme à une certaine matérialité tout en laissant à l'âme ses possibilités de dépassement et d'évasion. Peinture terrienne aussi, pleine de vigueur. On ne vient pas de Savièse sans être marqué d'une façon ou d'une autre par le don généreux d'une race qui veille sur ses plus anciennes traditions.

Cette générosité, Germaine Luyet ne la transmet pas seulement dans ses toiles, elle émane de sa personne, de ses gestes. Sa vie en est imprégnée. Chaque semaine, une troupe d'enfants exubérants arrivent chez elle. Voici du pa-

pier, des pinceaux, des couleurs. L'atelier est bientôt jonché de dessins colorés plus ou moins surprenants. Un jour, peut-être, l'un ou l'autre de ces enfants se découvrira une vocation de peintre. Ce sera grâce à Germaine Luyet qui sème sans compter, sans savoir non plus si la graine semée germera. L'essentiel pour elle est de partager dans la mesure du possible ce qu'elle a reçu.

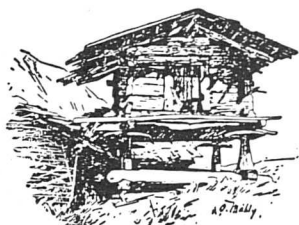
Pour tout le monde : tante Odile. Des yeux couleur de torrent, des joues bien pleines, une dent solitaire qui se dresse au milieu de son rire comme un signe prophétique. Hiver comme été, vêtue d'un grand tablier noir pontillé de blanc qui lui sert également de robe, coiffée d'un chapeau de feutre (presque un bonnet) garni d'une sorte de croissant qui fait penser à l'attribut sacerdotal des mages antiques. Qui ne la connaît pas dans la région de Chamoson ? Elle fait partie de ces quelques exceptions d'êtres humains qui ne vieillissent jamais et qui projettent autour d'eux un tel rayonnement qu'ils semblent vivre d'une



autre vie que tout le monde. Et c'est bien cela !

Quatre-vingt-quatre ans ! Des années pourtant qui se comptent avec beaucoup de larmes. Deux mariages malheureux, puis un troisième, mieux réussi, mais qui ne lui laisse guère le temps de s'habituer à ce relatif bonheur. A soixante ans, tante Odile est pour la troisième fois veuve. On se demande comment une personnalité aussi marquée, aussi indépendante, a pu s'accommoder de trois maris. Mais j'oublie... « Le cœur a ses raisons que la raison ignore. » Et puis, il faut souvent passer par plusieurs mêmes expériences avant de se connaître dans le tréfonds. « J'aime être seule, nous confie-t-elle. On fait ce qu'on veut, on mange, on boit quand on a envie ; on va, on vient sans que personne vous dise rien. »

Dès le printemps, on la voit, aidée de son bâton (il s'en faudrait de peu que ce ne soit une baguette de sourcier), parcourant bois et prairies à la recherche de plantes magiques, propres à soulager les maux et cicatriser les plaies. Pour les brûlures de reins, elle recommande la reine des prés, pour la vessie,



le raisin d'ours, pour les yeux fatigués, l'euphrase, pour fortifier les jambes, cette recette : faire macérer de la sauge dans du vin, puis y ajouter de la moelle. Lorsque celle-ci est dissoute, frictionner les jambes deux fois par jour en ayant soin, après chaque friction, de les exposer au soleil pendant trente minutes. Après une à deux semaines de ce traitement, l'enfant de dix mois qui se traînait à quatre pattes se met à marcher et le vieillard tremblant se sent tout revigoré.

De qui tante Odile tient-elle cette science ? D'abord par une compréhension instinctive des pouvoirs secrets de la nature à laquelle s'ajoutent quelques notions médicales. Son père était vétérinaire, mais il soignait aussi bien les gens que les animaux.

Pendant les trois mois de la saison d'été, tante Odile déserte Chamoson pour son mayen. Chalet des plus primitifs où, les jours de mauvais temps, il faut ouvrir un parapluie au-dessus du lit. Une cuisine de terre battue. « C'est tellement plus pratique, nous dit-elle, on n'a pas besoin de cirer... » C'est ainsi que pensent les sages : le temps est trop précieux pour le perdre à des vétilles.

Lor Olsommer

Comment se passait la vie des petits cailloux avant Lor Olsommer ? De quelles pensées peuplaient-ils la longueur du temps ? Je les imagine alors suivant avec envie le vol des oiseaux, les épis mûrissants, l'éclosion des fleurs, l'eau du fleuve aux mille reflets... Un jour, elle est apparue, et ce fut pour eux comme un conte de fée extraordinaire. Des yeux les contemplaient avec amour, une main les tenait, les palpait, pleine de chaleur et d'attention, une âme transformait brusquement leur sort, leur donnant l'occasion d'être tout ce qu'ils avaient rêvé. Mais je parle comme s'ils étaient tous élus à ce privilège. C'est que la chose importante pour chacun d'eux ne réside pas dans le fait d'être choisi. Quelqu'un s'est penché sur leur silence, quelqu'un a découvert la parole secrète de leur monde minéral, quelqu'un enfin les a rendus à la vie, cela suffit à consoler les multitudes qui resteront à jamais pour compte.

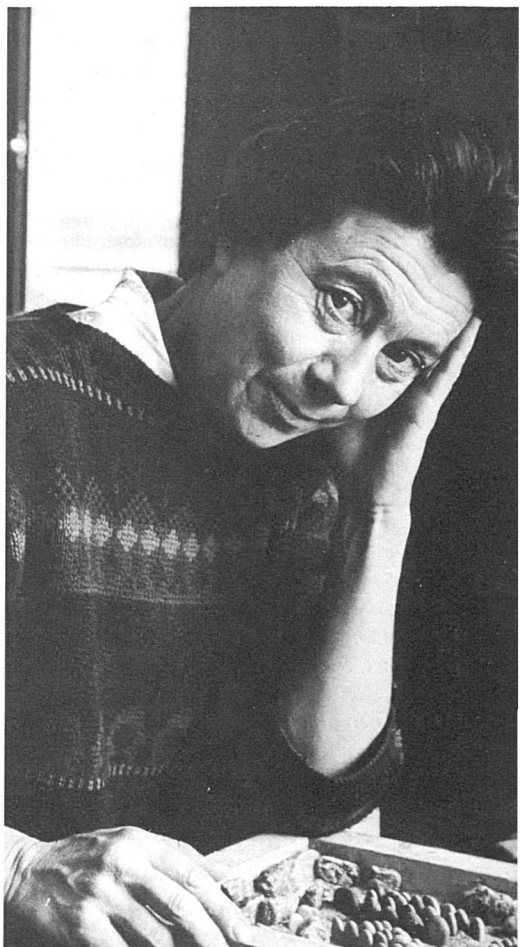
C'est en se promenant sur les berges du Rhône semées de galets que Lor Olsommer eut la révélation de son art. Une mosaïque nouvelle allait naître. Jusqu'ici les pierres utilisées à cet effet par les artistes avaient toujours été des pierres taillées. Avec Lor Olsommer, elles sont employées telles quelles, telles que l'eau et le temps les ont voulues. La réussite d'une œuvre ne dépend donc pas seulement de leur assemblage, mais aussi de leur choix. Couleurs, formes, dimensions, tout entre en considération dans ce travail subtil et patient qui s'accomplit le plus souvent sous la pluie. Mouillés, les cailloux ne dissimulent plus aucun détail. Leurs couleurs s'avivent, des veinules habituellement imperceptibles apparaissent. Chacun a son rôle défini d'avance dans l'esprit de l'artiste. Celui-ci trouvera sa place dans la crête glorieuse d'un coq, celui-là deviendra le bec d'une perdrix, cet au-

tre encore renforcera l'aile bleu-noir d'une hirondelle.

Depuis quelque temps Lor Olsommer a quelque peu modifié sa technique. Ces cailloux, qui jusque-là étaient exclusivement recueillis sur les berges des fleuves ou sur les rivages marins, sont tous issus de l'eau, sont mis en présence de compagnons plus rudes : les cailloux du chemin. Ceux-ci forment le fond sur lequel se détache le motif, et rien ne peut être plus heureux que ce contraste qui donne aux vibrations encore plus d'ampleur. Je pense tout spécialement à ce hibou au regard scrutateur qui fouille non seulement la nuit, mais le labyrinthe des âmes.

Pierres d'eau chantante, lisses et polies, cailloux abrupts du chemin... Tous ces voyages, tous ces déchirements de la terre, assemblés par des mains artistes pour devenir joie au cœur de ceux qui les regardent !

P. M.



Christiane Zufferey

Je l'ai connue enfant. Elle avait déjà ses yeux très noirs, obliques, ses pommettes saillantes, ses mèches dures et cet air de douce malice. Ses parents la menaient dans la vie en la tenant par la main, enrubannée, lissée comme une petite idole. Pour elle, son père rêvait d'art. Lui c'était le photographe, très beau, barbiche en pointe, cravate laval-lière. Il fit les premières photographies en couleurs que Sierre vit. De plus, il tenait le cinéma. C'était le temps héroïque des films à épisodes : « Judex », etc., et le spectacle se terminait toujours par un comique américain. Un piano mécanique accompagnait les battements de nos cœurs ; tout autour de lui se pavanaient des plantes vertes et des poupées assises sur des coussins de soie.

Christiane grandit, la famille habita Sion. Il y avait en elle une force. Comment l'exprimer ? La jeune fille joua du piano, du violon. Elle écrivait, pour je ne sais quel concours, une nouvelle qui me tomba sous les yeux et qui tout de suite me frappa. Quelle vie, quelles couleurs éclatantes là-dedans ! Mais ni la musique, ni le théâtre, ni la littérature n'étaient sa véritable voie. Un peintre séduisant lui conseilla de suivre l'Ecole des beaux-arts de Lausanne où le directeur, surpris de voir ses dessins, l'encouragea vivement. Au bout de trois ans, elle partit pour Zurich.

Toute fraîche dans son manteau blanc et sa capeline, elle y chercha sa chambre dont l'adresse recommandée par un journal catholique se trouvait, ô ironie, dans la rue des filles. A la Gewerbeschule, le peintre Max Gubler, alors professeur, s'intéressa beaucoup à son travail et lui apprit les secrets de la vraie peinture. Elle exposa. La critique fut élogieuse. On remarqua la vigueur de son pinceau, l'originalité de son tempérament. Elle fit la connaissance de quelques personnages, célèbres depuis, des écrivains, des artistes et même un aventurier qui tous, plus ou moins, lui demandèrent sa main. Il faut entendre Christiane raconter, avec son humour tranquille, ces histoires...

Il y eut encore Paris où elle suivit les cours d'André Lhote, des voyages en Italie, en Hollande. Puis elle revint en Valais.

Par son père, elle est du val d'Anniviers. La moitié des Anniviards s'appellent Zufferey, ce qui veut dire en

patois, m'expliquait un paysan de là-haut : « Tête chaude, tête brûlée. »

Maintenant, elle a son atelier dans l'ultime coin pittoresque de Sierre : en face du château des Vidômes, et son appartement à Muraz, le quartier des derniers nomades. Christiane y vit avec sa mère et sa petite fille qui aime les bêtes, toutes celles de la création, les grosses comme les éphémères, c'est pourquoi elle pleure quand Christiane achète de l'antimite. Mais elle a choisi pour elle les tableaux de sa mère que je préfère : des bouquets d'une spontanéité radieuse et des poissons dans une eau d'océan bleu-vert, magnifique.

Au château de Stockalper, dans deux longues salles blanches un peu mansardées qui mettent en valeur une suite intéressante de tableaux, Christiane Zufferey exposait jusqu'au 1^{er} septembre, avec les peintres Suter et Melchert.

J'ai aimé son « Hiver à Sierre », cette neige grise et les platanes sur un fond de maisonnettes aux tons rose pâle, mauve et vert Nil ; l'étrange « Arbre dans la vallée », semblable à un corps décapité, ventre ouvert, les deux bras levés, avec ce second plan de petits champs qui chantent rouge et vert crus sous une lumière violette. Devant la belle pâte brun sourd de ce « Panthéon » de Rome, où s'élèvent les cierges jaunes des colonnes, je me suis souvenue que mon père habita sur cette place lors de son premier séjour en Italie, quand il avait vingt ans. De là, il écrivait les lettres qu'on lira dans ses « Mémoires » qui vont bientôt paraître. Je m'arrête aussi devant le « Petit marché à Naples » où rutilent les stores, pavots nés dans un champ de pierre.

— Comment se nomme ce beau vert franc qu'on retrouve dans beaucoup de vos tableaux ? ai-je demandé à Christiane.

— Il est de la famille des verts Véronèse, mais je le mets rarement pur.

— Et ce bel orange ?

— André Lhote nous disait : « L'orange est à la peinture ce que l'oignon est à la cuisine », me répond Christiane.

Je passe un doigt curieux sur le crépi bleuté d'une petite rue de Saint-Paul-de-Vence.

— A Sierre, me dit-elle, on manque de ruelles.

— C'est vrai, la seule qui existait vient d'être détruite, tout près de votre atelier.

Il y a encore une grande « Bretagne » qui évoque Gauguin, une « Scène » dans



des verts mats, un sombre « Paris » traversé par les eaux. Je regarde un fond d'« Océan » et ses épaisseurs de bas-reliefs, plusieurs « Ports » nocturnes ou rougeoyants, parfois très gais comme ceux de La Spezia et de Naples. Je comprends son amour de la mer, des bateaux, et le grand élan, l'idée d'absolu qu'elle peut nous donner. J'ai éprouvé la même passion.

— Je descends des Vikings... lui ai-je avoué un jour.

— Moi des Huns.

Et nous avons ri.

Aujourd'hui Christiane Zufferey est en tailleur rose, ses mèches sauvages pour un moment domptées, des clips aux oreilles et un lourd collier. Elle est contente : le premier visiteur lui a acheté un tableau.

Yolande de Cocatrix

A son culte pour la Beauté, elle joint non seulement la mémoire de l'oreille mais aussi celle des yeux. Elle dit violine pour violet, ce qui est en effet plus joli. Et si elle se souvient parfaitement de la gamme des couleurs d'un Goya, vu il y a quinze ans, elle sait me dire que ma robe était verte le jour où nous nous sommes rencontrées pour la première fois.

C'était à l'école de Sierre. Ah ! quel lutin, quel être dynamique venait de tomber dans notre classe ! Avec une bonne tête ronde, une voix bien timbrée et des cheveux courts. Mais l'école ne nous passionnait guère... En compagnie de Yolande de Cocatrix, stimulées par elle, nous fîmes du tennis, nous apprîmes à nager en quelques jours dans le merveilleux petit lac de Géronde. Les froids hivers le recouvraient en entier d'une glace épaisse ; Yolande nous prenait par la main et, d'un seul trait, nous le traversions, nos écharpes battant l'air. Le jour de l'An, on montait à Montana voir les championnats de saut et nous redescendions, le soir, jusqu'à Sierre, comme en bob, sur la grande luge conduite par elle, hurlant de joie dans les virages. C'était le temps des chandails à carreaux ou à losanges, des coiffures à la Jeanne d'Arc, des jupes aux genoux... tout ce qui est revenu après une longue absence.

Notre reine des sports avait de qui tenir. Sans remonter aux lointains exploits de ses ancêtres dont la jougue combative circule encore dans ses veines, il est intéressant de noter que son grand-père maternel descendait le Rhône à la nage, à l'époque où les villageois scandalisés lapidaient ceux qui osaient se mettre en costume de bain. Son frère, le beau Roger, coqueluche des Sierroises, fut le premier aviateur valaisan.

Mais le garçon manqué devint jeune fille et partit étudier le piano au Conservatoire de Lausanne. Nous allions parfois l'attendre au train d'où elle débarquait avec sa serviette et ses partitions. La musique pourtant ne lui faisait pas oublier nos jeux, ni les tournois, ni les fêtes foraines où Yolande cassait toutes les pipes. Cet été, quand mes fils lui mirent entre les mains leur carabine, avec des précautions et des chuchotements protecteurs, je ris encore de leur silence stupéfait en la voyant abattre la cible à chaque coup. C'est

grâce à eux, d'ailleurs, que j'ai retrouvé mon amie Yolande.

La vie nous avait séparées. Soudain, l'an dernier, mon cadet aux études à Saint-Maurice se prit d'une vive passion, passion pour le moins insolite dans la famille : il passait tout son temps libre à jouer du piano.

— J'ai voulu prendre des leçons avec Yolande de Cocatrix. Elle est bonne... C'était ta copine.

— Mais oui, c'est vrai !

— Elle est sévère... Qu'est-ce qu'elle nous fait travailler !

Depuis un certain nombre d'années, Yolande de Cocatrix vit à Saint-Maurice, avec sa charmante petite mère, dans un intérieur harmonieux dont les fenêtres donnent sur le couvent des Capucins et un grand jardin rempli d'espaliers, de roses et même de hérissos. Là, défilent tout le jour : enfants, jeunes gens, jeunes filles, bref une cinquantaine d'élèves. Un climat de confiance et d'amitié règne ; les adolescents lui parlent de leurs difficultés, de leurs espoirs. Elle sait les conseiller et aime encore à les suivre sur le chemin de la vie.

Quand j'ai demandé à Yolande à quel moment elle avait ressenti les premiers signes de sa vocation musicale, elle m'a répondu :

— Je ne me rappelle pas ne pas avoir joué ! Ma grand-mère et ma mère faisaient beaucoup de musique.

— Je vois que tu sais t'y prendre avec les enfants ! A voir leurs progrès ! Il fallait ta vitalité, ton sens de la pédagogie.

— J'aime les enfants, j'essaie de les comprendre. Chaque élève réagit différemment. S'il vient chez moi c'est pour apprendre, aussi je me mets à son niveau. Il faut bien se mettre dans

la tête que, souvent, il n'a pas compris. Alors, je recommence à lui expliquer... Tous les enfants éprouvent une certaine gêne à avouer qu'ils n'ont pas compris. Je veux leur éviter cette humiliation. Je les encourage toujours, jamais je ne les abaisse.

Yolande de Cocatrix, avec conscience et doigté, éduque toute une génération d'apprentis musiciens. Si j'ai évoqué quelques souvenirs, c'est pour bien montrer ici le rôle de cette énergie joyeuse. L'enseignement est la tâche la plus ardue qui soit, celle qui use le plus ; elle exige un fort tempérament et presque de la sainteté. Je pense à la vie de quelques professeurs, au dévouement de certains régents et régentes.

— Je crois que j'ai de l'intuition... dit-elle encore. Et je suis toujours de bonne humeur.

Oui, la belle humeur rayonne en Yolande de Cocatrix, comme la générosité. Elle prête, elle donne ; ses pèlerines et ses manteaux sont ceux de saint Martin. Là aussi, elle a de qui tenir. Elle m'a raconté que son aïeule de La Souste avait tant de cœur pour les miséreux que les vagabonds traçaient, sur un rocher de la forêt de Finges, leurs signes secrets qui voulaient dire : « Dans telle maison, vous serez bien reçus. » Aussi était-ce une procession...

J'apprécie cette histoire et bien d'autres que Yolande narre et mime à propos de ses voyages et de sa vie, car elles ne manquent jamais de péripéties ni de suspense.

Tout le Valais en chuchote une... Une histoire comme il n'y en a qu'en ce pays : « L'histoire de la bague à l'émeraude. » Cette émeraude, finalement, c'est encore mieux que si Yolande de Cocatrix l'avait eue, car en vérité elle l'a sans l'avoir eue. C. B.



Martigny-Ville, le 2 décembre.

Mon cher,

L'administration de « Treize Etoiles » étant pressée — une fois n'est pas coutume — je me vois dans l'obligation de te raconter la foire au lard de Martigny-Bourg avant d'avoir pu y assister, puisque cela se passe demain.

Mais comme elles sont toujours pareilles, ou presque, je puis, sans risque de me tromper, te dire qu'on s'écrasait au milieu de la rue si typique de cette bourgade, dans la même mesure où les moitiés de cochons et les jambons s'empilaient sur les bancs de vente, où les camelots rivalisaient de génie pour offrir leurs marchandises allant du lard proprement dit aux socques, aux tabliers et robes dernier cri, aux caleçons chauds, aux caramels mous, aux châtaignes grillées, aux fromagés vieux et à tout ce qui fait le charme des « décrochez-moi ça ».

Ambiance é moustillante dans les estaminets du lieu où le « nouveau » fait son apparition, où les loustics du pays se donnent rendez-vous pour animer la fête, à telle enseigne qu'il ne manque que les travestis pour se croire à Carnaval.

Je me souviens que l'an dernier une pluie copieuse en ajouta à ce tableau haut en couleur, agrémenté par la présence des marchands de bétail, qu'on nomme maquignons à leur plus grande indignation, et qui se distinguent sous tous les cieux par leur habileté tranquille, leur jovialité de circonstance et leur sens avisé des affaires.

Cela, c'est le folklore, quelque peu adapté puisque les limousines ont remplacé les chevaux et leurs attelages, mais folklore quand même par l'esprit toujours aussi pétillant, par cette tradition de vouloir manger sa propre cochonnaïlle, par cette détente des paysans qui n'ont rien de mieux à faire, en ce début de décembre, que de dépenser quelques sous.

Le Valais moderne se manifeste, lui, par d'autres aspects.

A titre de témoignages, ces barrages en haute montagne, inaugurés les uns après les autres, ces constructions routières mettant en œuvre des moyens mécaniques ahurissants, ces télécabines se succédant à un rythme endiablé, et même cet enthousiasme à vouloir organiser les Jeux olympiques d'hiver et à se mettre ainsi en compétition avec Tokyo : rien que ça !

On a échangé beaucoup de politesses pour savoir qui paiera les factures et comme on s'est rabattu finalement sur certaines collectivités publiques, les initiateurs n'en ont que l'âme plus sereine pour aller de l'avant. Bonne chance !

Pour l'instant, qu'il me suffise de te dire que la première neige de fond s'est déposée sur les hauteurs et que j'en ai profité pour laisser glisser ce matin mon anatomie un peu raide sur des pentes faciles et hors de tous regards indiscrets.

C'est ma manière de me montrer original et retardataire. Mais cela me donne ainsi l'occasion, face à des paysages éclatants de neige et de soleil, de songer avec mélancolie à tous ceux qui vivent dans la purée de pois de nos villes du Plateau.

Tu ne vas donc plus hésiter un instant sur l'emploi de tes congés de fin d'année puisqu'aussi bien Noël approche et après lui Nouvel-An.

Encore faudrait-il que tu y aies songé avant, car les hôteliers annoncent déjà presque complet. Mais en tant que Valai-

san tu compteras bien des parents ou des amis qui se serrent quelques jours pour toi et ta famille.

Car où mieux recevoir le message de paix de la Nativité qu'en notre vieux pays où tout invite à la méditation ? Mais il faut prendre le temps, ouvrir les yeux, humer l'air pur et ne pas se croire obligé d'être plus snob que les snobs.

Car le snobisme, qui est plus un engouement qu'un véritable défaut, n'échappe point à nos Valaisans.

Ainsi, par exemple, le whisky, qui n'honorait récemment que les endroits huppés, envahit aujourd'hui nos soirées bourgeoises, nos surprises-parties et nos bars privés. On en boit même dans nos plus modestes cafés.

Il y aurait deux raisons à cela : tout d'abord ça coûte cher, donc c'est bien ! En outre, ces sacrés farceurs de fabricants ont réussi à persuader les gens que le whisky est un remède ayant des propriétés vaso-dilatatrices, donc de nature à lutter contre l'artériosclérose et les infarctus du myocarde. (Admire ma science médicale !)

Se guérir en buvant de l'alcool ! Que voilà une trouvaille susceptible de combler d'aise tous ceux qui cherchent une excuse à leurs tendances bachiques. En somme, cela remplace la « goutte », ce guérisseur universel !

Que cela ait pénétré dans l'esprit des Valaisans est sans conteste le signe d'une époque où les héros de cinéma et de romans, grands buveurs de whisky, jouent leur rôle.

Mais toi, je te sais fidèle à la dôle et au fendant. Je ne sais pas ce qu'ils dilatent, ceux-là. Ce ne serait que la rate, à l'occasion, qu'ils auraient droit déjà aux encouragements de nos académies de médecine.

Au moment de terminer, j'apprends les tenants et aboutissants d'une histoire de monument dont on ne sait si elle relève du drame ou du vaudeville.

Nos cinq conseillers d'Etat n'ont pas trouvé à leur goût d'être honorés avant leur mort par une plaque commémorant l'arrachage des vignes, et cela finit au tribunal.

On pouvait soit en rire, soit en pleurer. Je crains pour ma part qu'en pleurant on ne fasse surgir des rieurs. Mais ceci représente le point de vue de quelqu'un qui n'est pas dans le coup. Donc passons.

Et sache, mon cher, que l'humour est une des seules distractions gratuites qui nous restent et la seule manière de ne pas se prendre trop au sérieux.

Bien à toi.

La lettre du vigneron

— Il paraît que tu es un sacré révolutionnaire !

Pas besoin de vous dire de qui ça vient. C'est mon brave bras-pendant qui, ayant une fois de plus congé de nettoyage du bureau, en a profité pour monter voir si j'avais terminé mes vendanges et si on pouvait déguster le nouveau.

Je dois dire qu'en homme prudent il avait, cette fois, généreusement apporté un kilo de châtaignes que Lisbeth devait faire brisoler comme accompagnement des noix, du fromage vieux et du pain de seigle pour les quatre-heures qu'il entendait bien faire. Et il ajoutait :

— Je n'ai pas apporté de pain, parce que je sais que tu descends tous les samedis en acheter un ou deux chez Constantin, de Nax, qui tient un banc sous la Grenette.

— Eh bien, bon, va pour le pain de seigle et le reste, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de « révolutionnaire » ? Mon grand-père était bien de la Jeune-Suisse, mais depuis 47, ça fait tout de même une bonne paire d'années.

— Non, ça n'a rien à voir avec ton grand-père. C'est ce qui s'est passé l'autre samedi, à l'Ordre de la Channe, à Sierre. On m'a dit que tu avais fait servir des pommes et des raisins au commencement du repas et il paraît que partout où tu as quelque chose à dire dans un repas ou un banquet, tu veux qu'on fasse comme ça. A nulle part, je n'ai vu faire cela, c'est contraire à toutes les règles. Je me demande ce qui t'a pris. On sert les pommes, les poires, les fruits au dessert, jamais pour commencer. Tu en as des idées ! J'aimerais bien savoir pourquoi tu fiches tout cela en l'air. Je sais bien que tu as un caractère à part (merci !), mais quand même, les pommes avant la soupe, tu ne me feras pas avaler cette histoire. Explique-moi cette affaire et, après, quand Lisbeth aura grillé les châtaignes, on fera tranquillement les quatre-heures. En attendant, chauffe un peu ton carnotzet, parce qu'on crève de froid là-dedans !

Voilà mon type. Une enguirlandée pour commencer, des ordres à Lisbeth comme à moi, naturellement. Quant à ma vendange d'altitude (nous sommes le 4 décembre) elle peut attendre. Monsieur veut ses quatre-heures à point. A part ça, un bon type tout de même.

Alors voici ce que je lui ai répondu :

— Mon cher, tu peux être un parfait rond-de-cuir, l'idéal du genre, mais à part les formulaires, les circulaires, les arrêtés que vous barbouillez — à nos frais cela s'entend — à journée faite, dans ta boîte, tu ne connais pas grand-chose. Tu ne lis jamais rien et si, par hasard, tu vas jusqu'à Lausanne, lorsque tu rentres à Sion, tout ce que

tu sais dire c'est qu'on est rudement mieux chez nous qu'à l'étranger ! Ma foi, tu es comme ça et ce n'est pas moi qui vais te changer. On ne redresse pas un arbre sec.

— Oh ! dis, merci !

— Il n'y a pas de quoi. A ton service. Mais puisque, pour une fois, tu tiens à te renseigner, voici ce qu'il en est de ce que tu appelles une révolution : Passant, pendant la Foire de Bâle, devant la vitrine d'un libraire, j'y ai vu un livre qui m'a tout de suite intrigué parce qu'il portait comme auteur un nom que je connais bien puisque c'est celui du garde du bisse de Lentinaz dont j'utilise les eaux pour l'irrigation de mon vignoble : Courtine. (Il paraît donc qu'il y a encore des Courtine ailleurs qu'à Saviese !)

Dans tous les cas, celui dont je te parle maintenant est un auteur gastronomique en même temps qu'un maître-queux fort apprécié en France.

Son livre : « Un nouveau savoir-manger », je le dévorai d'un trait et j'y appris bien des choses dont j'ai fait mon profit depuis. Comme je ne suis pas seulement vigneron et que j'aime aussi les beaux et bons fruits que je m'efforce de produire sur mon domaine, le chapitre consacré à leur consommation m'a vivement intéressé.

Courtine les met en tête du repas parce que, dit-il, « c'est leur place naturelle et sage », ce qu'il explique en ajoutant : « En 1606, Joseph du Chesne, savant singulier et précurseur, qui devait finir comme médecin d'Henri IV, publiait un « Pourtrait de la Santé » dans lequel il recommandait au lecteur « débonnaire » de manger des fruits en guise de hors-d'œuvre : abricots, framboises, fraises (qui rafraîchissent et font uriner), prunes, citrons, oranges, limons et cerises (le plus délicieux fruit que l'on saurait rencontrer), melon (dont il faut user avec une grande modération). Je dois te dire que pour le melon, je ne suis pas tout à fait d'accord avec du Chesne. Cette année, mes melons ayant particulièrement bien réussi, de fin août à fin octobre, j'en ai mangé tous les jours un et ne me suis jamais mieux porté.

Et Courtine ajoute encore : « Plus médecin que cuisinier, du Chesne, qui ne décrit généralement que de façon sommaire les préparations culinaires qu'il propose, avait parfaitement vu, semble-t-il, l'intérêt de commencer un repas par des crudités et singulièrement des crudités sucrées.

Sans doute du Chesne et ses prédécesseurs avaient-ils remarqué deux choses perdues de vue par nos « penseurs » de la diététique moderne. D'abord que la digestion doit commencer dans la bouche, dès la mastication des premiers éléments du repas. Cette digestion n'est possible que grâce à la sécrétion des

différents sucs, ceux de la bouche comme ceux de l'estomac. Or il se trouve que de tous les aliments le fruit est le seul qui, par son suc, entraîne immédiatement le fonctionnement de toutes les sécrétions du système digestif. Il déclenche le mécanisme digestif, il doit donc être en tête de la digestion.

L'absorption de fruits sucrés en fin de repas, d'autre part, surtout si ce repas a été riche en corps gras, donne lieu chez certaines personnes à des fermentations désagréables.


J'ai beaucoup réfléchi sur ces sages conseils de Courtine et les ai d'abord mis en pratique chez moi où, depuis, chaque repas, à commencer par le petit (façon de parler) déjeuner, débute par un fruit de saison et, quand on sait un tant soit peu cultiver sa terre, il n'en manque pas pour un seul jour de l'année.

Ensuite, partout où j'ai quelque chose à voir, comme tu l'as dit, dans l'ordonnance d'un repas, on doit en faire de même. Au début, cela a un peu surpris, puis tout le monde en fut enchanté et, bien souvent, j'en ai vu qui, hésitants d'abord, redemandaient un second fruit. Ce mode de faire, je voudrais qu'il soit introduit partout en Valais : dans nos restaurants, nos hôtels et naturellement dans toutes les familles du pays, ce qui contribuerait largement à l'écoulement de nos fruits.

— Eh bien, mon vieux, je n'aurais jamais cru ça. Ton Courtine est épatant et je m'en vais aussi acheter ce bouquin. Mais tu sais, comme ce sera trop tard quand je serai de retour en ville pour aller acheter des pommes chez Aloys, tu voudras bien m'en donner un petit panier pour que je puisse déjà ce soir en faire un essai au souper. Maintenant, je pense que Lisbeth a eu le temps de préparer les châtaignes et il me semble que ce serait le moment de faire ces quatre-heures. Hein !

— Et ma vendange ?

— Oh ! tu sais... tu ne dois pas être à un jour près, et comme tu dis souvent qu'il y en a encore des tas derrière la lune, tu t'arrangeras bien. Ce n'est pas mon affaire ! Allons, amenez-moi ces châtaignes et le reste !


vigneron à Diolly

Nos hôtelières

En ce temps-là notre illustre conseiller fédéral M. Roger Bonvin, en sa qualité première de chef du service social du canton, visitait les hôtels pour se rendre compte des conditions d'existence faites aux employés. Il débarque un jour dans une maison de Montana-Crans, descend à l'improviste dans les coulisses, questionne chacun : s'il est bien traité, bien nourri, bien logé ; heures de repos, temps laissé pour les offices religieux, congés et tout ce qui s'ensuit. Il enquête, épluche, prend des notes et ne semble pas mécontent. Mais on raconte qu'à la lingerie les choses se gâtent. Il trouve là une personne bien fatiguée :

— Depuis quand travaillez-vous aujourd'hui, madame ?

— Depuis six heures du matin.

— Et quand avez-vous été vous coucher hier soir ?

— A minuit.

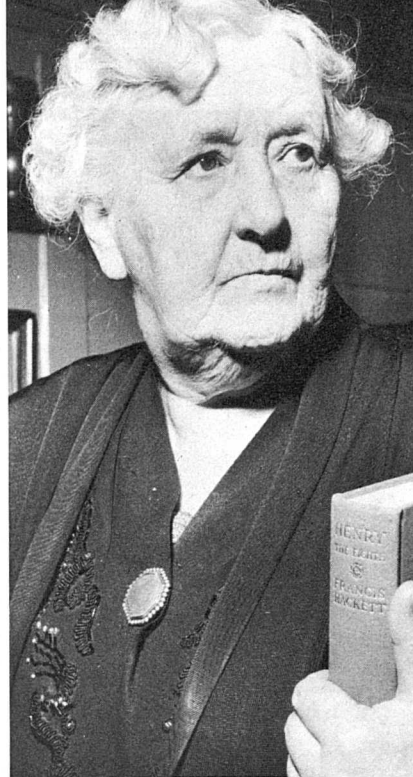
— Et aujourd'hui, à midi, vous avez eu combien de temps pour déjeuner ?

— Oh, j'ai juste arrêté de travailler pendant dix minutes pour manger une bouchée. Vous savez, il y a tant à faire, en haute saison !

— Vous avez eu au moins votre dimanche ?

— Non.

Tonnerre ! Pas d'heures de chambre, pas de congés, une ration quotidienne d'heures de travail dépassant fortement la norme, le



Mme Bürcher-Cathrein

Mme Dr Hermann Seiler en conversation avec M. E. Défago, ex-président des hôteliers valaisans





Mme L. Turini-Bonvin



Mme Quennoz

Mme C. Gard



Mme M. Perrin

règlement violé sur toute la ligne. M. Bonvin se fâche tout rouge :

— Appelez-moi la patronne !

— Mais, répond calmement l'interrogée, la patronne, c'est moi.

Chères dames hôtelières, cette petite histoire vous rend justice. Votre tâche est très lourde. Du matin au soir à votre poste, et presque à tous les postes, vous donnez à l'hôtel son bon ordre, son atmosphère, son luxe intime. Vous veillez à tout ce qui manque, et si quelqu'un manque au travail, vous vous rajoutez vous-mêmes. Quand on vous voit paraître avec grâce à travers la maison pleine de monde chic, on a peine à vous imaginer tous ces côtés domestiques. On a peine à imaginer que vous puissiez popoter entre saison, et reprendre des chaussettes, comme toutes les ménagères du monde. Comment se douter que beaucoup d'entre vous soient timides, et que parfois, sous une belle assurance, leur cœur batte quand elles entrent dans la salle à manger. Maîtresses femmes, vraiment, ces hôtelières du Valais ! dit-on couramment de vous, et vous méritez ce compliment. Mais pourquoi ne pas dire aussi combien vous pouvez être douces, tendres et maternelles. Vous êtes tout cela, et c'est à votre dévouement, à votre si simple et si grande gentillesse qu'on doit ces hôtels cordiaux qui font notre renommée. Nous nous permettons donc de vous exprimer, puisque l'occasion se présente, notre reconnaissance et notre profond respect.

Treize Etoiles.

Elles voient du pays

Du Caire à Genève

— Allô ! le Buffet de la Gare de Cornavin ? M^{me} Niederhauser ?

— Madame est à Vienne, pour accompagner son mari à un congrès hôtelier. Pouvez-vous rappeler dans quelques jours ?

— Allô ! Genève ?

— Madame est à Vercorin.

Deux flashes qui situent immédiatement Marcelle Niederhauser-Masserey, et sa vie à l'échelle internationale, avec Vercorin comme point de ralliement. Cette authentique Sierroise, que rien ne semblait préparer à une vie aussi intense, va trouver, en épousant un hôtelier, l'occasion de faire épanouir ses dons d'organisatrice et ses qualités de cœur.

Au Caire, au Mena-House puis à l'Héliopolis-Palace, elle a l'occasion de s'initier aux missions complexes dont peut se charger la femme d'un directeur d'hôtel :

— Il faut être à la fois gouvernante, économiste, décoratrice et hôteesse.

Les occasions d'être hôteesse ne manquent pas dans un établissement de luxe où défilent les personnalités, où les chefs d'Etat, couronnés ou non, organisent leurs réceptions fastueuses.

Mais à ces souvenirs brillants, Marcelle Niederhauser-Masserey préfère encore ceux qui ramènent au pays où elle a ses attaches : les séjours du général Guisan, la construction d'un mazot au pied des Pyramides, l'arrivée d'Henry Wuilloud chargé d'un pain de seigle et d'un fromage, le baptême de la petite Catherine, fête d'une raclette valaisanne.

Deuxième étape d'une carrière montante, la direction du Lausanne-Palace, où les responsabilités de femme du directeur s'amplifient. En qualité d'assistante-manager, elle allie aux tâches antérieures les responsabilités commerciales pendant les absences de son mari.

Enfin, Milo Niederhauser réalise ses projets d'indépendance et devient le tenancier du Buffet de la Gare de Genève.

— Quelle est votre activité dans ce nouveau cadre ?

Marcelle Niederhauser a un petit rire amusé :

— Tout simplement celle d'une bonne maîtresse de maison. Avoir l'œil à tout, créer l'ambiance, renouveler la décoration, suivre le personnel.

Un rôle de maîtresse de maison peut-être, mais où les problèmes se multiplient par cent. Plus de 200 employés dont la moitié est logée dans un bâtiment annexe, c'est un

hôtel dans l'hôtel, dont la responsabilité revient à M^{me} Niederhauser, en plus de la surveillance d'un « ménage » où l'on tient porte ouverte vingt et une heures sur vingt-quatre.

En circulant dans les coulisses du restaurant, on imagine plutôt être dans une usine.

— Des chiffres ? Environ 300 à 400 kg. de linge lavé chaque jour, en période normale. A l'époque du Salon, 2500 repas par jour et 1000 en moyenne quotidienne. Des montagnes de porcelaine et de verres brisés à remplacer chaque mois...

Revenue du bon côté des coulisses, dans le bar Directoire, dans ces salles de restaurant où s'organisent souvent des conférences ou des réunions de personnalités, nous nous étonnons de ne rien percevoir de cette activité de ruche. C'est la réussite de M^{me} Niederhauser, pour une bonne part : créer pour les hôtes une ambiance de détente et de bien-être, avec la collaboration d'un personnel auquel il faut donner le ton :

— Quand je fais mon tour, le matin, je contrôle si chacun est d'humeur avenante. Un visage sombre, c'est inadmissible dans un commerce. La cause en est souvent un souci d'ordre privé auquel il faut remédier, et je prends alors contact avec cet employé pour tirer son histoire au clair.

Encore une activité secondaire d'une hôteière : l'assistance sociale, mission à laquelle M^{me} Niederhauser était bien préparée, puisqu'elle avait travaillé comme aide sociale avant son mariage, après de solides études commerciales.

Pour reprendre souffle entre tant de charges, il y a, heureusement, le chalet de Vercorin, aménagé petit à petit, le chalet d'enfance où l'on a ses racines. Milo Niederhauser se sent chez lui dans ce village où sa femme est venue depuis sa naissance.

— Avez-vous suivi l'évolution de la station ?

— Bien sûr, et j'ai goûté de tous les moyens de transport, depuis l'époque où nos parents nous faisaient monter à char, jusqu'au confort actuel, avec autoposte et téléphérique. Aussi trouvé-je tout naturel de longer le précipice, perchée sur des véhicules divers.

» Un de nos amis, un colonel de l'armée américaine, voulant venir nous voir au chalet, nous n'avons pas hésité à le faire monter dans un de ces transports de fortune. C'était pendant la guerre, et la « brouette à Léopold » rendait service à tous. Arrivé à Vercorin, ce guerrier dont les nombreuses médailles attestaient la bravoure, s'enquit du chemin à pied, pour la descente : il se refusait absolument à côtoyer les abîmes, brinqueballé sur quatre roues inquiétantes. Il fallut le rassurer en lui montrant le sentier de la chapelle. »

Marcelle Niederhauser s'anime, comme chaque fois qu'elle prononce les noms du pays. Mais tout en contant ses souvenirs, elle a réussi à s'occuper de notre confort, elle a surveillé discrètement le service, donné quelques ordres et salué plusieurs connaissances avec une exquise courtoisie, faisant sans le remarquer la plus parfaite démonstration des qualités pratiques et morales requises par sa profession.

L'hôteière et le maréchal Montgomery, duc d'El Alamein



J. F. 7701.

Écran valaisan

On avait tiré les guirlandes à travers les rues, piqué les drapeaux aux fenêtres, donné congé aux écoliers, mobilisé tambourins et gendarmes. Brigue fêtait ce jour-là l'homme le plus illustre de son histoire.

Septième enfant d'une Valaisanne mariée à treize ans, Ernest Guglielminetti, plus connu sous le nom de D^r Goudron, se rendit célèbre par son invention géniale qui devait vaincre à jamais la poussière des routes. Quelle fière chandelle le tourisme automobile ne doit-il pas à cet homme !

Au grand jour de ce centenaire, Brigue accueillait en ses murs plusieurs délégués étrangers, les spécialistes suisses de la route, ces messieurs de l'Office national suisse du tourisme emmenés par M. Werner Kämpfen et une phalange d'autorités entourant MM. Bonvin, conseiller fédéral, Masini, vice-consul d'Italie, et von Roten, conseiller d'Etat, que nous voyons ici à leur arrivée en gare.

On promena dans les rues quelques voitures 1900 que gendarmes et pompiers devaient



sur les bords du Rhône ou de la Saltine, s'il ne nous avait laissé qu'un compte en banque, plus personne ne parlerait de lui ! Ernest Guglielminetti, au contraire, s'était préoccupé avant tout de servir son prochain. On se souviendra de lui comme d'un bienfaiteur de l'humanité ! »

Comme Chavez, le pilote des Alpes, Guglielminetti aura désormais son monument à Brigue.

pousser à la montée, ainsi qu'un antique rouleau compresseur à qui revint l'honneur de fonctionner sous le regard de plusieurs centaines d'invités sur la dernière place de Brigue tenue par la poussière.

Puis la salle des chevaliers du château Stockalper, où les tambourins à chemise blanche faisaient la haie d'honneur, résonna de discours et de chansons. « Si ce médecin, a dit M. Bonvin en parlant du D^r Goudron, s'était soucié de se construire une belle villa



Guide gastronomique de la plaine du Rhône

Les étoiles de l'itinéraire de la gourmandise

Bouveret	★	Hôtel du Port
Monthey	★	Nouvel Hôtel du Cerf Hôtel des Postes
Saint-Maurice	★	Hôtel de l'Ecu du Valais
Bois-Noir	★	Rôtisserie du Bois-Noir
Martigny	★	Hôtel Gare & Terminus Hôtel Kluser & Mont-Blanc Hôtel Central Hôtel et Restaurant du Rhône Auberge du Vieux-Stand
Charrat	★	Mon Moulin
Saxon	★	Auberge de la Tour d'Anselme
Riddes	★	Hôtel du Muveran
Pont de la Morge	★	Au Comte Vert
Sion	★	Hôtel de la Paix et Planta Hôtel de la Gare Restaurant de la Croix-Fédérale Café des Chemins de Fer
Saint-Léonard	★	Restaurant Brunner
Sierre	★	Hôtel Arnold Hôtel Château Bellevue Hôtel Terminus Restaurant Belvédère Relais du Manoir
Bois de Finges	★	Ermitage
Viège	★	Hôtel Touring & Buffet CFF
Brigue	★	Hôtel Couronne Hôtel Victoria-Terminus Restaurant Guntern

et pour couronner ★ un bon repas

un délicieux café





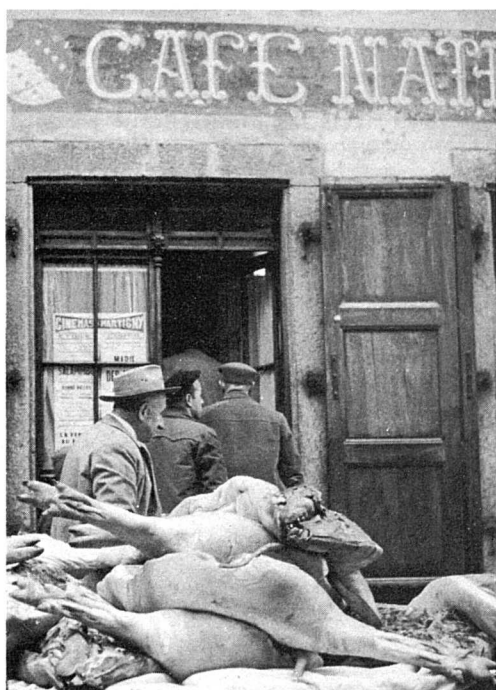
L'opéré va bien

Après Lyon et Boston, Sion a son « miracle » de la chirurgie. Un médecin sédunois, en effet, a réussi sur un jeune saisonnier espagnol une opération étonnante : ressouder une jambe coupée dans un accident de travail. Ce cas a intéressé le corps médical bien au-delà de nos frontières cantonales.



Son dix-septième enfant

A l'hôpital de Brigue, cette brave maman valaisanne, M^{me} Théodore Escher, de Simplon-Village, a donné le jour à son dix-septième enfant. « Sa naissance m'a procuré autant de joie que celle du premier », a-t-elle confié à ses visiteurs.



La foire au lard

Tout comme celle de la Sainte-Catherine à Sierre, elle est bien valaisanne la foire au lard de Martigny-Bourg. Elle perpétue, chaque premier lundi de décembre, une tradition plusieurs fois séculaire.



A. Blanc

Sion 027 / 2 26 12

Verbier 026 / 7 15 30

La maison valaisanne spécialisée
en produits laitiers

« *Picpus* »

galerie d'art

CARLO OLSOMMER

Montreux

a ouvert en décembre 1962

par une exposition

R. Th. Bosshard
Albert Chavaz

Visitez-la !

Peintures, céramiques, cuivres, bois
Grand-Rue - Passage Banque Cantonale
Au centre de Montreux

DKW GAGNE

**DKW gagne pour la 5^{ème} fois
le Prix Intermarkes du
Rallye International de Genève
du 19.-21. octobre 1962**

Les équipes victorieuses Gelé-Laurent,
Kling-Kreder, Meyer-Bechtel conduisaient toutes
des DKW-JUNIOR.

Ce succès prouve à nouveau les qualités
maîtresses de tenue de route et d'endurance des
voitures DKW AUTO UNION.

Vous n'êtes pas coureur automobile, et pourtant
c'est vous, qui en qualité de conducteur d'une
voiture DKW profitez le plus de ces compétitions.
Les automobiles de DKW AUTO UNION sont
constamment soumises à de telles épreuves,
spécialement en ce qui concerne:

la tenue de route
la sécurité dans les virages
la stabilité dynamique
le freinage

Se basant sur les expériences acquises, les
modèles de la production de série sont améliorés
sans cesse.
Vous êtes toujours le bienvenu pour un parcours
d'essai sans engagement de votre part.



HOLKA AUTO UNION SCHLIEREN / ZURICH

Agence générale pour le Valais romand :

Garage du Casino, Saxon

René Diserens - Téléphone 026 / 6 22 52

Agents : **Garage Hediger, Sion - Garage Central, A. et M. Perrin, Sierre - Garage des Sports,
Ch. Launaz, Monthey - Garage Magnin, Sembrancher.**

Conditions exceptionnelles de paiement par crédit AUFINA.

Venez faire un essai de la nouvelle « **Junior 800** » avec mélangeur automatique : Fr. 6995.—



Quel que soit le but
de votre voyage,
vous l'atteindrez rapidement
grâce à nos fameux Jets

Douglas DC-8
Coronado
Caravelle



Notre réseau mondial
relie entre elles les principales
villes des cinq continents.
Voyages - Fret

SWISSAIR

Assurances:

Incendie
Vol
Dégâts des eaux
Bris des glaces
Casco partielle



**MOBILIÈRE
SUISSE**

Agence générale pour le Valais: W. Wydenkeller Sion

**MARTIN
BAGNOUD**

**TRANSACTIONS
IMMOBILIERES**

**VENTES
&
ACHATS**

ASSURANCES

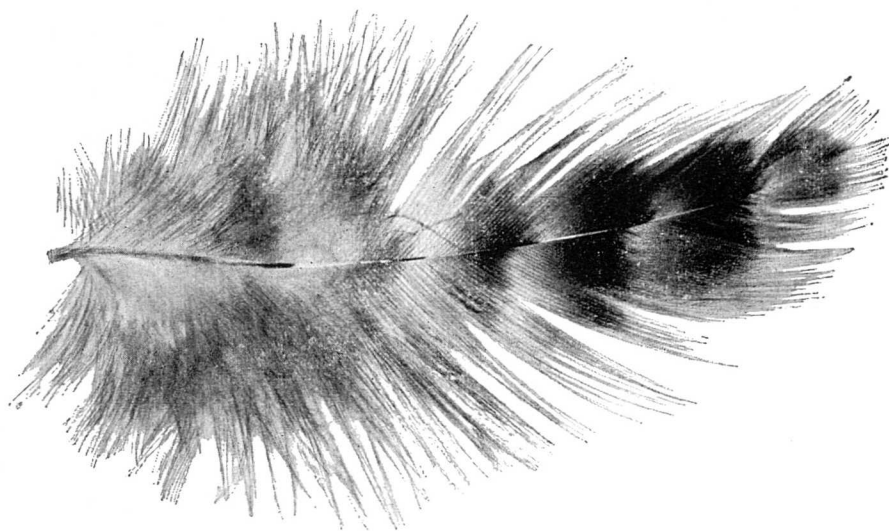
SIERRE

L'Imprimerie Pillet à Martigny
spécialiste du prospectus en couleur

imprime et relie dans ses ateliers la revue

TREIZE ÉTOILES

léger comme une plume



soulagez et allégez
votre foie

en buvant l'eau minérale naturelle

aproz *Cristal*

une bonne formule pour votre
santé générale :

chaque matin à jeun un grand
verre d'Aproz-Cristal

en vente dans tous les magasins

MIGROS

Ameublement

Ensemblier

Décorateur

A. & G. Widmann
SION

Agencement

d'hôtels et tea-rooms



Maîtrise fédérale

Tél. 027 / 2 20 33

Place du Midi

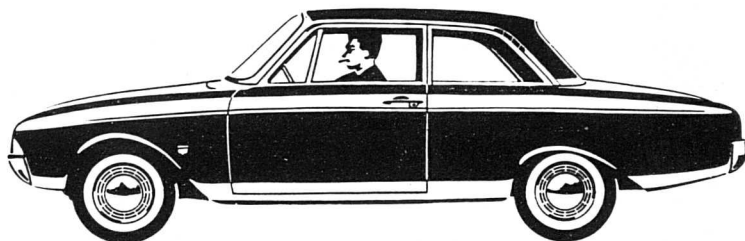
SION

Visez plus haut

Choisissez



TAUNUS
17 M et 17 M TS
freins à disques
4 vitesses, 2 ou 4 portes



Valeur commerciale jamais atteinte ! Et puis... une Ford, c'est solide !

Distributeur officiel pour le Valais :

Garage Valaisan
Kaspar Frères, Sion

Tél. 027 / 2 12 71

Distributeurs locaux :

BRIGUE :	Garage des Alpes, Fr. Albrecht
VIÈGE :	» Ed. Albrecht
TURTMANN :	» Paul Blatter
SIÈRE :	» du Rawil S. A.
CHARRAT :	» de Charrat S. A.
MARTIGNY :	» de Martigny, M. Masotti
COLLOMBEY :	» de Collombey, R. Richoz

CAISSE D'ÉPARGNE DU VALAIS

Société mutuelle

BANQUE CHANGE

à SION - MARTIGNY - SIERRE - MONTHEY
SAXON - VERBIER - CRANS - LOÈCHE - VIÈGE
et dans les principales localités du canton



Paul Gasser

Agent général **Sion**

Téléphone 027 / 2 36 36



Dans un cadre
unique, sur 4 éta-
ges, 1200 m²

M. TRISCONI

vous présente une des plus
vastes expositions de la Suis-
se romande.

Le spécialiste du meuble :
Moderne - Classique - Style

MONTHEY

Rte de Collombey - ☎ 025 / 4 12 80



L'apéritif
des
personnes
actives

« **ZURICH** »

Compagnie d'Assurances

Responsabilité civile
Cautionnement
et détournement
Véhicules à moteur

Accidents
Garantie pour entrepreneurs
Vol par effraction
Paralysie infantile

BRUCHEZ & BACHER - AGENCE GÉNÉRALE SION

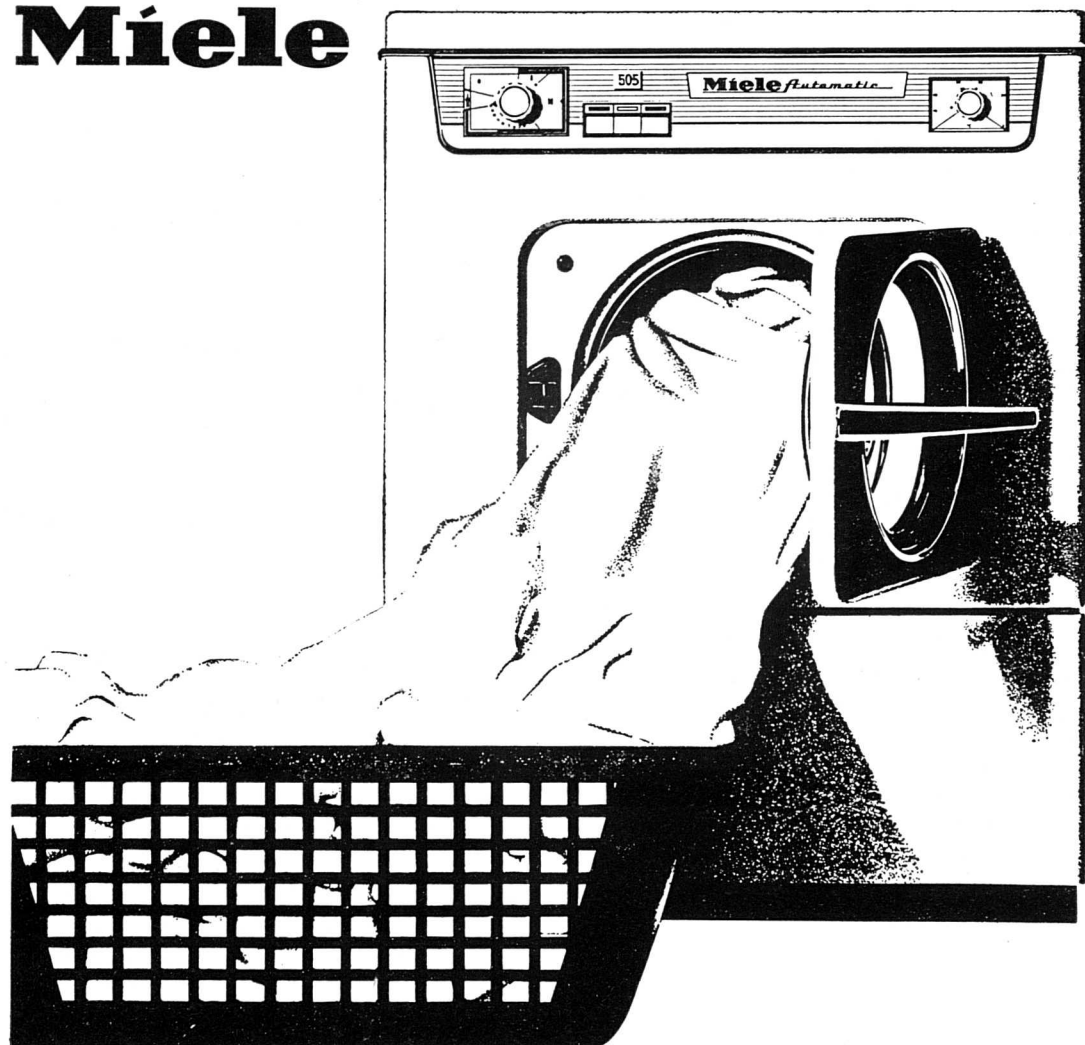
Téléphone 2 12 09 — Agents dans tout le canton

Miele
entièrement
automatique
Propreté
impeccable
du linge

Miele

Quelle machine à laver
travaille à très haut niveau d'eau au pré-lavage? Miele!
Quelle machine à laver
rince automatiquement 5x3 minutes? Miele!
Quel est l'automate dont la lessive est
réactivée par adjonction d'eau intermédiaire? Miele!
Qui vous offre un service exemplaire
reconnu comme tel depuis plus de 30 ans? Miele!

Vous-même pourrez constater tous ces
avantages en assistant à une démonstration
de la machine Miele.



Hôteliers ! Demandez offre spéciale pour machines industrielles, machines à laver,essoreuses centrifuges, calandres, sècheurs rotatifs.

Agence Miele R. Reynard, place du Midi, Sion - Tél. 027 / 2 38 23



LA SAN MARCO

La machine à café express super-automatique qui mérite votre confiance

LA SAN MARCO S. A.

161, avenue de Morges
Lausanne

Agent régional :

A. Lambiel, Martigny-Bourg

Tél. 026 / 6 12 21



- * Zigzag Bernina Original à commande autoguidée
- * Fixation de pied brevetée, blocage d'un seul geste
- * Coffret à accessoires fixé à la machine
- * Dispositif automatique pour broderies, boutonnières, sans changement de cames

Agents officiels :

Brigue :	Charles Escher
Martigny :	René Waridel
Monthey :	Adrien Galletti
Sion :	Constantin Fils S. A.

BERNINA



H. Gunderz
S. A.
LAUSANNE

Un compte courant

à la



évite le souci des échéances

BANQUE SUISSE D'ÉPARGNE ET DE CRÉDIT

Sierre, SION, Martigny, Brigue, Zermatt

BUREAU „88” SA

Toutes machines et mobilier de bureau

Magasin : rue des Remparts, Sion
Tél. 027 / 2 37 73 - Oswald Clavien, dir. 5 07 35
Organisation pour le Valais

Remington Rand



MEUBLES EN ACIER

ERGA

PLANNING

APPAREILS A DICTER

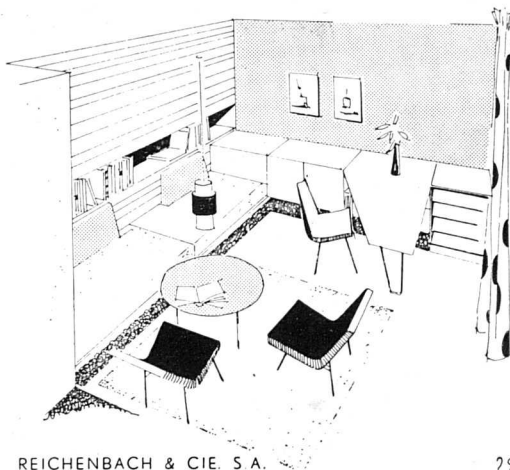
W A **Kaiser** S.A.
LAUSANNE
À LA RUE DE BOURG

Tél. 021 / 22 82 33

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion
depuis plus de cent ans



REICHENBACH & CIE. S.A.

7914

Toujours appréciée, une création
Reichenbach & Cie S.A.

Fabrique de meubles

Sion

Magasins : La Matze 027 / 2 12 28

Usine : R. du Rawil 2 10 35

CARBONA S/A

SION

Tél. 027 / 2 24 79
2 39 21 SION



**CARBURANT
BENZINES
CHARBONS**

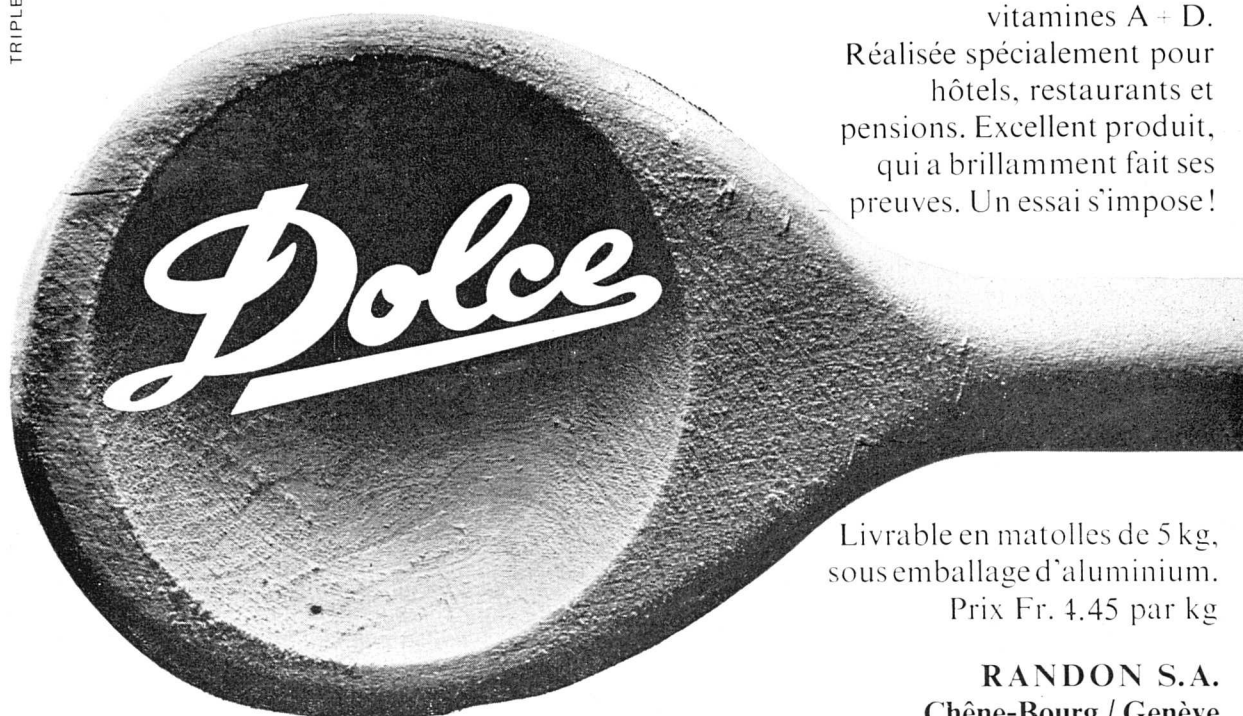
**DIESEL
ETHYLEE-SUPER
HUILES « FINA »**

REPRÉSENTANTS

SION :	Rod Stirnemann	Tél. 026 / 2 20 04
MARTIGNY :	Eug. Lepdor	026 / 6 12 96
SAXON :	Gilbert Gaillard	026 / 6 23 46
	Julot Felley	026 / 6 23 42
FULLY :	Comptoir de Fully	026 / 6 30 18
RIDDES :	Cercle agricole	027 / 4 75 45
SAINT-LÉONARD :	René Clivaz	
SAVIÈSE :	Basile Zuchuat	027 / 2 31 86
VERBIER :	André May	026 / 7 13 07

**L'EAU DE VIE
DE POIRES
WILLIAM'S
DU GOURMET**

MAC WILLIAM'S
COUDRAY FRÈRES & CIE SION



Margarine végétale
avec 10% de beurre et
vitamines A + D.
Réalisée spécialement pour
hôtels, restaurants et
pensions. Excellent produit,
qui a brillamment fait ses
preuves. Un essai s'impose!

Livable en matolles de 5 kg,
sous emballage d'aluminium.
Prix Fr. 4.45 par kg

RANDON S.A.
Chêne-Bourg / Genève
première fabrique
suisse de margarine.

CRÉDIT SUISSE MARTIGNY

Téléphone 026 / 6 12 74
Chèques postaux II c 1000



Crédits commerciaux
Crédits de construction
Prêts hypothécaires et sous toutes
autres formes
aux conditions les meilleures

Dépôts à vue ou à terme en
compte courant
Livrets de dépôt
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres

Schmid & Dirren S. à r. l.

Martigny-Ville

organise votre bureau

Etude et projet sur plans ou dans
vos bureaux - Sans engagement
Téléphone 026 / 6 17 06

Meubles de bureau bois et acier
Machines de bureau - Agence UNDERWOOD - FACIT - ADDO - X
Articles de dessin technique
PLUS DE 500 ARTICLES DE BUREAU EN STOCK

Jean Reichenbach-Bagnoud

Ses tapis vous séduiront

Orient - Moquette
Berbères - Bouclés
sont mieux et moins chers...
Revêtements de sol en plastique
Pose de tapis de fond

Imm.
La Glacière
SION, Gd-Pont
Ø 027 / 2 38 58

Le magasin spécialisé dans
la vente de tapis en Valais



Afin de se rapprocher plus efficacement de notre nombreuse et fidèle clientèle, nous disposons désormais d'

un réseau de succursales et dépôts

bien en place dans tout le Valais. Les prix pratiqués sont partout les mêmes. Ce que vous ne trouverez pas dans nos dépôts, ceux-ci peuvent vous le faire livrer par la centrale.

	MONTHEY	SAXON	
MARTIGNY	SION	SIERRE	VIÈGE
Fully	Ayent	Vissoie	Zermatt
Vernayaz	Flanthey	Muraz	Grächen
Orsières	Grône		Saas-Grund
Leytron	Granges		
	Vétroz		
	Ardon		
★	Erde	★	★



LES MAGASINS LES PLUS RÉPANDUS
EN SUISSE ROMANDE

MAGASIN DE VENTE A BRIGUE

SUCCURSALE A MARTIGNY

FABRIQUE DE MEUBLES

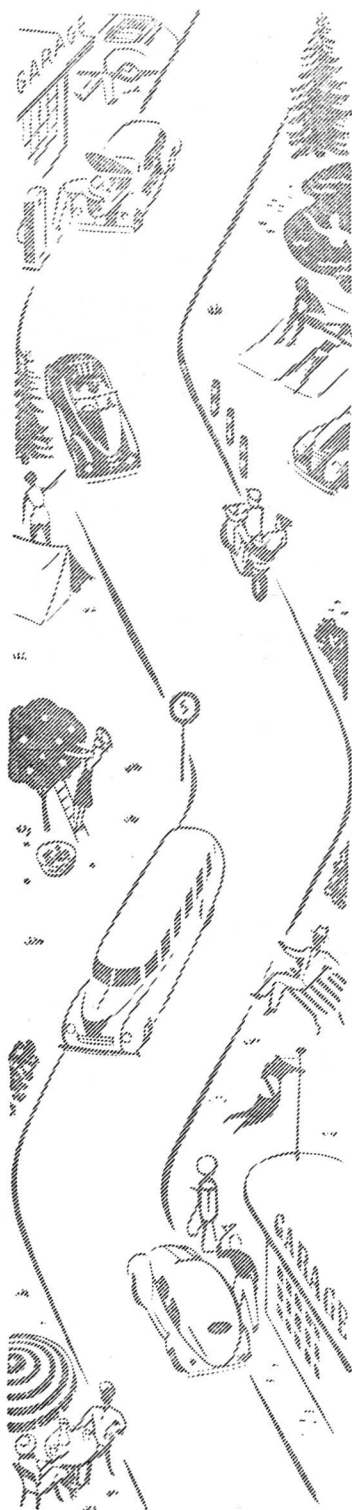
A. GERTSCHEN FILS SA

NATERS BRIGUE MARTIGNY

FABRIQUE A NATERS

Au service de l'automobiliste

☆ Der gute Automobil-Service ☆ Friends of the Motorist ☆



Garage Moderne

A. GSCHWEND - SION

Bureau : 027 / 2 17 30 - Appartement : 027 / 2 10 42

Dépannages, réparations, revisions, mise au point de toutes marques
Service lavage, graissage, pneus, batteries

Agence pour le Valais : Citroën
Service Lancia



CARROSSERIE AUTOMOBILE

J. GERMANO

☎ 026 / 6 15 40 Martigny-Ville

ATELIERS : Peinture au pistolet
Sellerie et garniture - Ferrage et
tôlerie - Constructions métalli-
ques et en bois - Transformations

Garage Balma Martigny

Téléphone 026 / 6 12 94
Agence VW, Plymouth

MERCÉDÈS-BENZ



Agence générale pour le canton du Valais

Garage Lanz S. A.

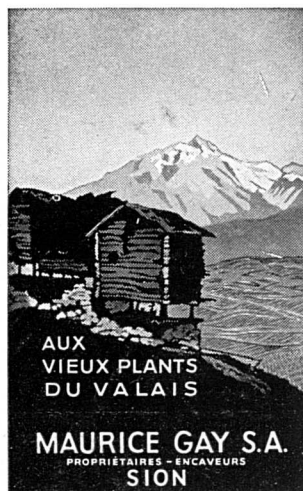
Aigle

Tél. 025 / 2 20 76



LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



GRANDS VINS DU VALAIS

en bouteilles et demi-bouteilles :

Fendant
« La Guérite »
Johannisberg « Gay »
Ermitage
Dôle « Les Mazots »
Pinot noir

et grand nombre de spécialités. Demandez notre prix courant.

La gamme favorite des gourmets :

Le fendant **Les Riverettes**, le johannisberg **Burgrave**, le goron **BeauRival**, la dôle de la **Cure**, la dôle sélection pinot noir **Le Sarrazin**, l'amigne **Belle Valaisanne**, l'arvine **Belle Provinciale**, l'ermitage **La Gloriette**, la malvoisie **Marjolaine**.



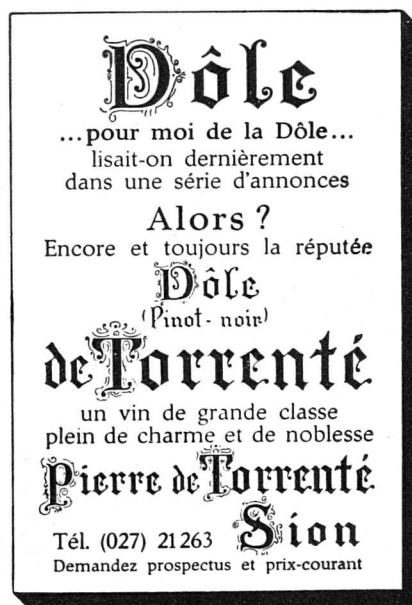
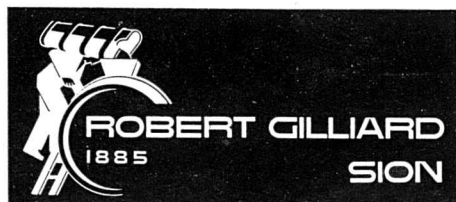
Distinctions
vins rouges romands
1951-1952-1953

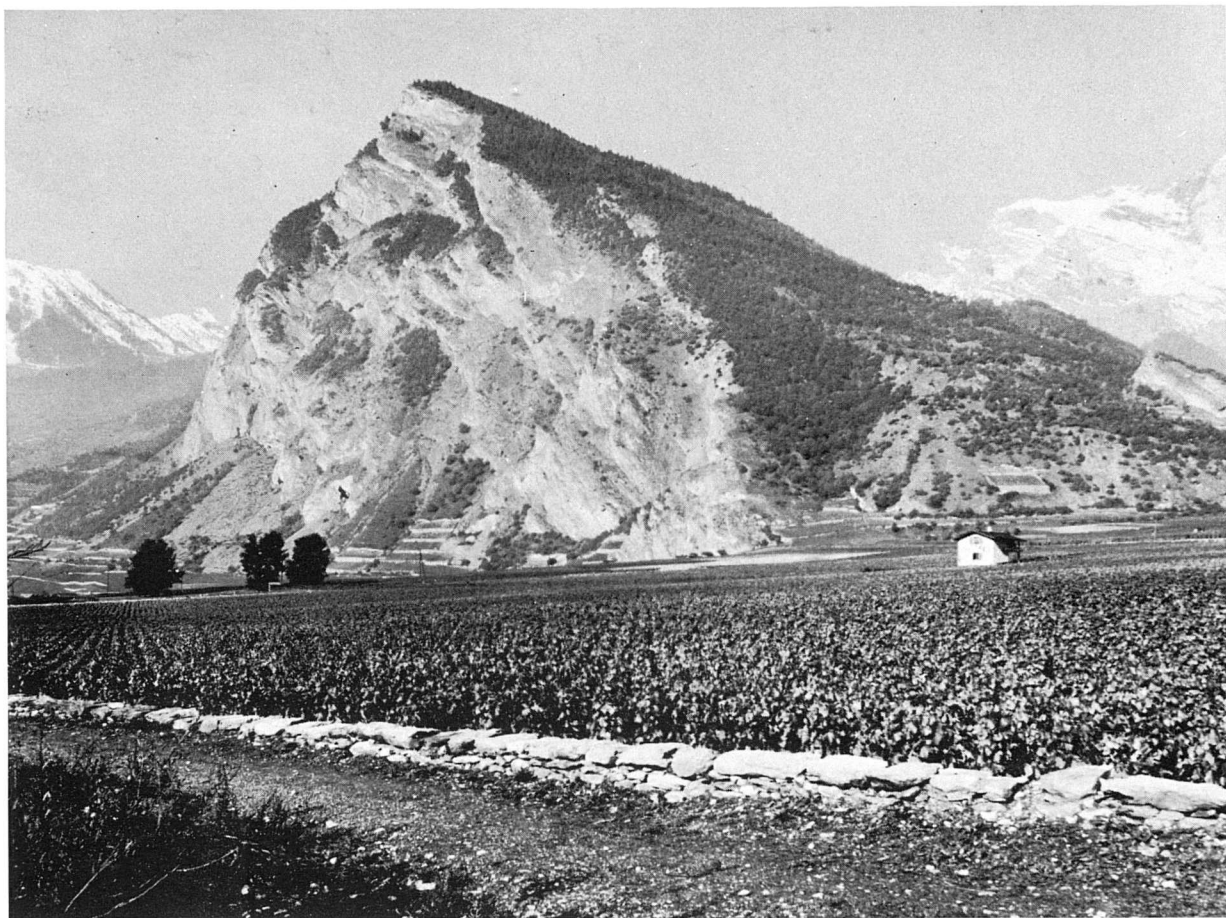
Prix d'honneur
Hospes Berne 1954

Médaille d'or
Lucerne 1954

Bureaux et caves à
Saint-Pierre-de-Clages

Tél. 027 / 4 74 37





Le Rhône est à ses pieds, le soleil à son midi,
c'est le vignoble de Montiboux ;
ici naît le glorieux fendant

ORSAT



L'AMBASSADEUR DES VINS DU VALAIS

*Une classe
à part...*



Pierrafeu

un fendant de

PROVINS ★ VALAÏS

Une bouteille rare, gloire du concours qui, chaque année, rallie la fleur de nos vignerons et de leurs vignes.

Se trouve dans toutes les bonnes maisons. Renseignements par notre Office central, Sion.